Supplément mensuel
L'Orient LE JOUR
Samedi 8 juin 2019

L'Orient Littéraire

Numéro 156 - XIIIe année
Paraît le premier jeudi de chaque mois, sauf exception

III. **Inoubliable Romy !**
IV. **Poésie : Stéphane Mallarmé**
V. **Dictionnaire amoureux des saints**
VI. **Mémoires de Palestine**
VII. **Marie Gauthier et la mécanique du désir**
VIII. **Rachid el-Daïf célébrant la fin de la vie sexuelle**

Édito
Dédicace

D.R.

Depuis le départ prématuré de Wadih Audi, le monde des livres est en deuil. Car Dédy n'était pas seulement un amoureux des lettres, il était aussi un «*artisan-libraire*» incomparable qui avait fait de «Dédicace» un bel espace dédié à la lecture exigeante.

«Condamné» à devenir banquier, ce personnage attachant – que de nombreux éditeurs et écrivains français ayant visité le Liban, de Jean-Claude Fasquelle à Marc Lambron, évoquaient avec respect et gratitude – choisit de tout laisser tomber pour se consacrer à sa passion. C'est la naissance de sa librairie, au centre Sofil, fréquentée aussi bien par Samir Kassir que par Mgr Audi, bientôt suivie d'une autre, rue du Cherche-Midi à Paris, où Claude Sautet tournera des séquences de son film *Un cœur en hiver*, avec Emmanuelle Béart, Daniel Auteuil et André Dussolier. «*Aucun remerciement ne figurait dans le générique et Sautet ne m'a même pas dit merci*», se plaisait-il à préciser d'un ton narquois. Grand amateur de Dostoïevski, il affirmait que «*le livre est comme la prière, on y a recours quand on a un besoin : la lecture répond à un appel intérieur*», tout en déplorant avec amertume «*la dégradation du livre au Liban*».

Dès 2007, Dédy a collaboré à *L'Orient littéraire* et chroniqué plusieurs ouvrages, dont ceux de Gilbert Sinoué, Amélie Nothomb, Tom Reiss, Jean-Christophe Grangé, Douglas Kennedy, Eduardo Mendoza et Woody Allen. C'est grâce à son intervention que le prix Phénix de littérature a trouvé son sponsor, c'est en sa présence que ce prix était remis chaque année par l'ancien ministre Raymond Audi. Lors de son attribution à Carmen Boustani, il a représenté son oncle et prononcé une allocution remarquée pour rendre hommage à la lauréate et saluer sa biographie consacrée à Andrée Chedid…

Détail révélateur : peu avant sa mort, bien que très diminué, Dédy a contacté la librairie Antoine pour commander auprès d'elle les *Œuvres complètes* de Romain Gary, à paraître dans «La Pléiade» – collection dont il possédait tous les volumes. Ce titre-là, hélas, est arrivé trop tard : il ne le lira jamais. Mais que ceux qui l'ont connu et aimé se consolent : aux dernières nouvelles, «Dédicace» vient de rouvrir ses portes, place du Paradis.

Alexandre NAJJAR

Jean-Paul Kauffmann : le bonheur d'être vivant

Écrire sur Venise est, à n'en pas douter, un véritable défi littéraire, tant d'écrivains de talent ayant trempé leur plume dans «*l'encre de ses canaux*» pour reprendre les mots de Paul Morand. C'est pourtant Venise qui est l'objet de la quête de Jean-Paul Kauffmann, mais une Venise forcément inconnue puisqu'il s'agit de forcer les portes cadenassées de ses églises fermées, de découvrir quels chefs-d'œuvre dorment dans le silence et l'ombre. Quête forcément spirituelle où l'exercice de déchiffrement d'un mystère, s'il emprunte au polar, va chercher aussi du côté de l'Apocalypse de Saint Jean.

D.R.

Jean-Paul Kaufmann livre ici un récit singulier sur une quête, mais dévoile aussi ce qui le motive profondément dans cet itinéraire d'écriture : dire le bonheur d'être vivant et la jubilation dispensée par une ville qui se tient résolument dans la vie, la sensualité, le plaisir des cinq sens.

Jean-Paul Kauffmann est l'auteur d'une œuvre abondante maintes fois récompensée notamment par le Prix Roger Nimier, Le Grand Prix RTL-Lire, le Prix Joseph Kessel ou le Grand Prix de littérature Paul Morand de l'Académie française. Son *Venise à double tour* vient de paraître aux éditions des Équateurs.

Le point de départ de la quête dans laquelle vous vous engagez, c'est un souvenir, le souvenir d'un tableau entrevu. Savez-vous déjà que cette quête sera le sujet d'un livre ?

Non, pas véritablement ; l'idée d'en faire un livre s'est imposée peu à peu. J'ai depuis longtemps une fascination pour les églises, qui commence avec l'église de mon enfance. Il y a au départ de ce projet un souvenir perdu, un tableau entrevu, mais il ne paraît pas vital de le retrouver. Puis on se pique au jeu, le désir de retrouver ce tableau dans l'une des églises fermées de Venise où je l'aurais vu la première fois prend de l'importance au fur et à mesure. Par ailleurs, j'avais décidé de demeurer à Venise plusieurs mois, c'était un vieux rêve que je voulais réaliser enfin, mais il me fallait une raison d'y rester si longtemps. Alors, comme le dit Stendhal en parlant de l'amour comme de choses éparses qui se cristallisent, la nécessité d'écrire un livre à partir de cette expérience nait de tout cela, sans que je sache précisément quand ce désir s'est imposé à moi.

Vous parlez d'une traque dans la mémoire que vous aviez déjà pratiquée assidûment durant votre détention au Liban. De quoi s'agit-il ?

Oui, en effet, et c'est une sorte de jeu avec la mémoire. Parce qu'il a fallu les meubler, ces trois années de détention. Nous avions quelques fois des livres à disposition, mais très rarement. Comme j'étais un grand lecteur, cela me donnait une sorte d'avantage parce que je me remémorais tous les livres que j'avais lus. La lecture a été très importante pour moi depuis mon jeune âge et elle m'a sauvé la vie à deux reprises : lorsque j'ai été pensionnaire et durant ma captivité. La lecture habitue à la solitude, au retrait, elle est un apprentissage précieux de l'aptitude à la solitude voulue ; elle a fonctionné comme un contrepoint à ma pratique journalistique qui est avant tout dans l'action. Et donc cette traque de la mémoire que je pratiquais systématiquement consistait aussi à faire défiler mon existence, à faire se succéder des images des temps heureux, des temps malheureux aussi parfois. Cet exercice s'avérait excitant, il m'absorbait, il me permettait de tuer le temps. Mais comme vous le savez bien, on ne tue pas le temps, c'est lui qui vous tue.

> **« Venise représente pour moi le bonheur d'être vivant après l'adversité. »**

Les livres que vous écrivez sont inclassables, ils empruntent tout à la fois à l'essai, à l'histoire, à l'autobiographie, au récit de voyage. Mais ce qu'ils ont de commun est, à l'instar des polars, qu'il s'agit toujours de partir à la recherche d'un mystère, de résoudre une énigme.

Oui, mais n'est-ce pas notre condition humaine que de vouloir élucider un mystère, de viser le dévoilement, la divulgation ? Le roman policier a érigé ça en système mais cela étant et je le dis souvent, je préfère la quête à la conquête, le combat à la victoire et dans la chasse au trésor, plutôt la chasse que le trésor. Dans ce livre, il est beaucoup question de vérité cachée d'où le fait que la psychanalyse y est très présente au travers de la figure de Lacan. Partir à la recherche d'une clé qui va permettre d'ouvrir une église fermée ou plus symboliquement, quelque chose qui était verrouillé, découvrir un secret de famille, se libérer d'un silence qui empêche, j'aime bien ces démarches de dévoilement.
Je suis dans mes livres à la recherche de la trace, de l'empreinte, du stigmate. Qu'est-ce qui reste de quelque chose qui a eu lieu est la question qui m'obsède. Lorsque j'écris mon livre sur Napoléon à Sainte-Hélène, ce n'est pas un livre sur Napoléon mais sur une maison. Qu'est-ce qui reste de la maison où il a vécu durant les cinq dernières années de sa vie ? Une trace ? Des fantômes ? Si on ne croit pas aux fantômes, on ne croit pas à la littérature.

Vous donnez néanmoins à cette quête une dimension très spirituelle.

Je dis en effet que cette peinture au-dessus du maître-autel de l'église de mon enfance m'a longtemps habité, que l'inscription accompagnant le Christ sur la voûte de l'abside et qui disait : «*Je suis l'alpha et l'oméga*» me plongeait dans des abîmes de perplexité. Je me demandais ce que ça voulait dire et c'était tout à fait vertigineux. Cette phrase tirée de l'Apocalypse est peut-être à la source de mon désir d'écrire. Et donc ma quête a certainement une dimension spirituelle. Je parle dans mon livre de cette présence mystérieuse, de cette présence de l'absence et qui peut être l'eucharistie pour ceux qui sont croyants. Les églises fermées représentent peut-être cela pour moi, elles en sont la quintessence.

Vous parlez en effet beaucoup de ces églises fermées qui sont le but de votre quête et qui sont, à vos yeux, très différentes des églises ouvertes. À quoi tient cette différence ?

La fermeture change tout. Les églises ouvertes sont du côté du lumineux, du luxueux, de la surabondance. Celles qui sont fermées ont une intériorité secrète, une qualité de silence, une intégrité tout à fait particulières. C'est mystérieux et paradoxal. Quand vous vous faites ouvrir une église qui a longtemps été fermée, il y a d'abord ce moment suspendu, quand la clé tourne dans la serrure, ce suspense au sens fort du terme, puis on reçoit en plein visage une accumulation de temps, de silence et d'obscurité, une odeur comme compressée qui vous prend à la gorge. C'est quelque chose de brutal qui provoque un état de sidération. La lumière de l'extérieur pénètre, le sanctuaire va revivre, ressusciter brièvement. Ces églises fermées sont comme des êtres vivants qui réclament d'être vus. Mais comme il y a de moins en moins de fidèles et de moins en moins de prêtres dans cet Occident qui fut chrétien, ces fermetures sont inéluctables. Même s'il arrive aussi que certaines églises ressuscitent, comme San Lorenzo où une exposition va avoir lieu jusqu'en septembre. Ce que j'ai recherché, c'est la trace d'une allégresse, le souvenir des offices où l'orgue tonne. C'est donc pour moi un livre sur la joie, le bonheur d'être vivant, la plénitude, la dimension jubilatoire de la vie qui est si propre à Venise.

C'est peut-être là que réside la singularité de votre livre. Parce que vous aviez pleinement conscience qu'écrire sur Venise, ville sur laquelle tant a été écrit, était une sorte de défi littéraire difficile à relever.

En tout cas, c'est ainsi que je l'ai souhaité. Venise représente pour moi le bonheur d'être vivant après l'adversité. La vraie joie n'existe que si elle est adossée à l'expérience du malheur et de l'adversité. Souvenons-nous des paroles de Saint Augustin : «*Il ne faut pas perdre l'utilité de son malheur.*» Les églises fermées sont la métaphore de tout cela. On m'a souvent dit que cette fascination pour les églises fermées était comme une «*répétition*» de mon expérience de l'enfermement. Mais c'est en homme libre que je me fais ouvrir les églises, je ne suis pas dedans, mais dehors.

Vous faites une comparaison entre la relation au patrimoine des Français et des Italiens qui est assez drôle.

C'est indéniable que Français et Italiens ont avec leur patrimoine une relation très différente. Chez les Italiens, cette relation est faite de cordialité, le passé est intégré au présent. Par exemple, le Palais des Doges qui est une pure merveille, abrite les bureaux de la surintendance des Beaux-Arts. En France, ce serait impossible parce qu'on sanctuarise, on met sous cloche, on enlève la vie, on muséifie. Notre rapport à notre patrimoine est à la fois intellectualisé et tourmenté, j'en veux pour preuve la controverse actuelle autour de la reconstruction de Notre-Dame. Les Italiens sont de plain-pied avec leur passé. On dit d'ailleurs que les Italiens seraient des Français de bonne humeur.

> **« Le message du Christ reste d'actualité et garde sa dimension subversive dans le monde d'aujourd'hui. »**

Vous revenez à plusieurs reprises sur votre désir de difficulté.* «Il me faut être empêché pour que je m'accomplisse», *dites-vous.

J'aime le défi, l'empêchement, les obstacles. Je croyais que cette quête des églises fermées, cet objectif de me les faire ouvrir, allait être un jeu d'enfant ; ça ne l'a pas été. Mais je suis tenace et obstiné, même s'il m'est arrivé d'envisager d'abandonner. Il faut dire que fermer des églises est un aveu de défaite et pose la question de comment être chrétien dans un monde qui ne l'est plus. Pour ma part, je fais la différence entre le message et l'institution et je crois au message évangélique, même si je ne suis pas sûr d'avoir la foi. J'ai pardonné à mes ravisseurs par hygiène morale. Quant à les aimer, comme le prescrit le Christ dans l'évangile de Saint Mathieu… Je crois néanmoins que le message du Christ reste d'actualité et garde sa dimension subversive dans le monde d'aujourd'hui.

Tous vos livres sont postérieurs à vos années de captivité. Cette expérience si douloureuse a-t-elle fait de vous un écrivain ?

Cette expérience a tué le journaliste et a ressuscité l'homme. Et le fait d'avoir été privé de crayon pendant quasiment trois années a provoqué comme une «compression» en moi. Ces choses comprimées, il était devenu indispensable de les exprimer et l'acte d'écrire s'est imposé comme nécessité.
Peut-être néanmoins n'est-il pas tout à fait exact de dire que le journaliste en moi est mort puisque mes livres empruntent au journalisme : ils nécessitent tous un travail d'enquête en amont, de recherche et de documentation. Je n'écris pas de romans, mais comme il est impossible de reconstituer ce qui a eu lieu, l'écriture amène forcément une part de fiction.

Propos recueillis par
Georgia MAKHLOUF

VENISE À DOUBLE TOUR de Jean-Paul Kauffmann, *éditions des Équateurs, 2019, 336 p.*

Publicité

L'Orient Littéraire

Comité de rédaction : Alexandre Najjar, Charif Majdalani, Georgia Makhlouf, Farès Sassine, Jabbour Douaihy, Ritta Baddoura.
Coordination générale : Hind Darwish
Secrétaire de rédaction : Alexandre Medawar
Correction : Yvonne Mourani
Contributeurs : Zeina Abirached, Tarek Abi Samra, Fifi Abou Dib, Nadia Leïla Aïssaoui, Carole André-Dessornes, Hervé Bel, Nada Chaoul, Antoine de Tarlé, Ralph Doumit, Lamia el Saad, Josephine Hobeika, Henry Laurens, Ziad Majed, Joe Melki, Jean-Claude Perrier.

Supplément publié en partenariat avec la librairie Antoine.
lorientlitteraire.com
lorientlitteraire@yahoo.com

Le point de vue de Joe Melki

L'État et le citoyen au Liban

Le prix du concours Michel Chiha, organisé par la fondation Michel Chiha, en partenariat avec *L'Orient-Le Jour* et *L'Orient littéraire*, a récompensé treize élèves de différents horizons, représentant des écoles de toutes les régions. Ils avaient disserté, en février dernier, sur une citation de l'homme politique, remontant au 1er décembre 1949. Joe Melki est le premier lauréat en langue française.

D.R.

« *Il ne s'agit plus que de faire marcher sans trop d'accroc une machine rouillée.* » C'est par ces mots que Michel Chiha montre ce à quoi le rôle de l'État au Liban est réduit. L'analyse comparée des systèmes politiques des anciennes colonies européennes nous révèle la raison historique de cette faiblesse démocratique : alors que les peuples des anciens absolutismes européens (France, Angleterre, Italie, Allemagne) se sont battus pour obtenir le droit de se gouverner par eux-mêmes en démocratie, les anciennes colonies ont reçu ce système en héritage, au moment de leur indépendance respective, et n'en connaissent donc pas toujours la valeur. Cela s'est traduit au Liban par quinze ans de guerre civile, raison d'une dette publique colossale et d'une dépendance économique extérieure. L'intégration sociale est elle aussi incomplète au Liban (enjeu des réfugiés, femmes et question de la nationalité). L'incapacité de l'État à y faire face donne un « *goût fade* (à la) *politique intérieure* (qui) *se traduit par un écœurement* », selon Chiha. Cet écœurement ne serait rien d'autre que le détournement des Libanais de la vie publique libanaise, en témoignent les taux d'absentéisme aux dernières élections législatives (+50%) et municipales (+75%). L'intérêt général semble être rayé des agendas parlementaire et gouvernementale, « *traité comme une préoccupation secondaire* ». Ce qui nous mène à poser les questions suivantes : le lien entre l'État et le peuple au Liban est-il détruit ? Pourquoi la vie politique libanaise n'intéresse plus ? Pourquoi le lien entre le peuple et la classe dirigeante ne se maintient que par intérêt ? Quelles sont les mesures à prendre des deux côtés ?

> « Dans un pays qui demeure fortement communautaire, les citoyens n'approchent la fonction publique que par intérêt personnel. »

La vie politique semble ne plus intéresser le peuple : elle manque de transparence et ne sert que les intérêts des dirigeants. Le peuple libanais octroie malheureusement à ses dirigeants une image de menteurs et d'escrocs. La majorité des actions des constitutions étant prises dans l'urgence, par réaction et non pas par prévention, prive le peuple du droit de savoir quels sont les objectifs réels poursuivis par le pouvoir. La classe dirigeante libanaise semble en effet utiliser le pouvoir dans son seul intérêt. Selon une information récemment relayée par le média libanais indépendant *Labné & Facts*, un Libanais dépenserait en moyenne dix millions de livres libanaises en pots-de-vin tout au long de sa vie. Le Liban tombe par ailleurs toujours dans les dernières places des classements des pays les moins corrompus établis par les grands instituts de statistique internationaux.

Notons que la majorité des actions menées au Liban pour l'intérêt public général le sont en effet par des associations et des ONG : nettoyage des routes et du littoral, surtout pendant la crise des déchets, redistribution de ressources aux populations les plus pauvres, assistance scolaire pour les enfants des milieux les plus défavorisés… La vie associative est en effet très dynamique au Liban, et les actions des associations sont le plus souvent financées par l'extérieur. Le peuple s'en remet aux ONG pour des actions qui devraient être menées par l'État.

Le lien est donc fragile entre État et peuple, et ce dernier n'approche volontairement pas ses institutions que par intérêt : pour défendre les intérêts de son groupe religieux, au vu des avantages accordés aux fonctionnaires de l'État, dans un système qui peut être qualifié d'oligarchie.

Le peuple libanais est divisé par groupes religieux et le sectarisme demeure prépondérant. Le problème réside dans le fait que le peuple adhère à cela et applaudit un tel ou dénigre tel autre par simple idéologie sectaire. Le régime politique libanais ressemble donc davantage à une oligarchie qu'à une démocratie. Nous nous voyons dans l'obligation de le dire, et cette oligarchie n'est en rien comparable à l'utopie décrite par Platon dans *La République*, mais se rapproche davantage du sens purement économique du terme : une entente d'entreprises qui veulent imposer des prix aux marchés et maximiser leurs profits soutenus par un système ou seuls les arrivistes et les corrompus pourront y accéder.

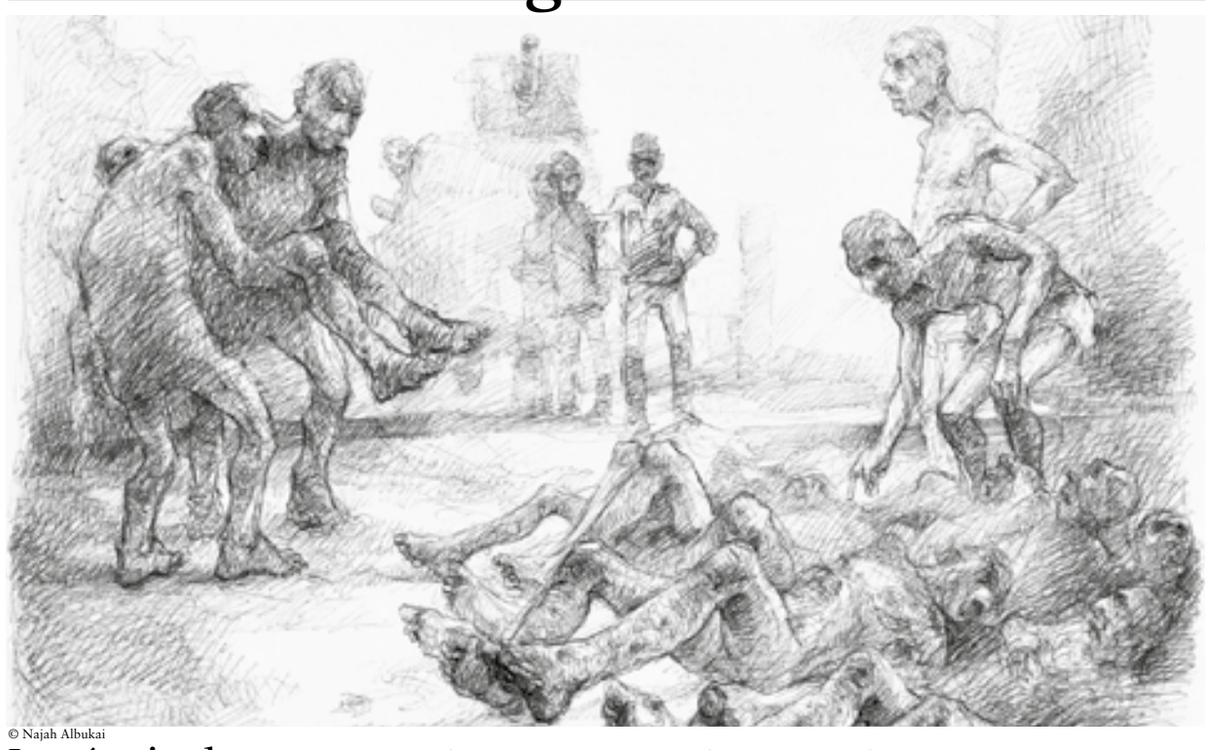
Garantir les droits, respecter les devoirs et décentraliser le pouvoir politique

Pour recréer le lien entre l'État et le peuple libanais, il revient à l'État de garantir les droits civils de chacun pour rétablir la confiance du peuple. Le premier et le plus démocratique de ces droits, celui de la représentation, ne pourra être garanti que par une révision constitutionnelle qui empêchera le cumul des mandats : une dizaine de familles sont ainsi constamment présentes au Parlement libanais depuis 80 ans. En contrepartie, les citoyens doivent remplir leurs devoirs civils, et le premier de ces devoirs est celui de s'exprimer par le scrutin.

Un bon exercice de pouvoir nécessite qu'il soit décentralisé. Les collectivités locales, tout comme les associations et les ONG dont on parlait précédemment, sont les premiers moteurs de développement et de progrès social. L'État doit reconnaître leurs rôles primordiaux et participer davantage à leur action.

En conclusion, la politique libanaise, fragile et souvent impuissante, souffre du détournement des citoyens de la vie publique, au vu du manque de transparence de la classe dirigeante. Dans un pays qui demeure fortement communautaire, les citoyens n'approchent la fonction publique que par intérêt personnel. La réaffirmation du lien entre État et citoyens ne peut passer que par une garantie des droits et une décentralisation du pouvoir. Le centre de gravité de cet enjeu semble être le sectarisme politique sur la suppression duquel le débat doit être relancé.

L'image du mois



© Najah Albukai

La mémoire de l'indicible
Les Caves de Courten, situées à deux pas du Musée Rilke à Sierre en Suisse, accueillent jusqu'au 15 juin 2019 les œuvres picturales de l'artiste syrien Najah Albukai. Professeur de dessin dans une université à Damas, Albukai, 49 ans, a été emprisonné à plusieurs reprises, entre 2012 et 2015, au « centre 227 » géré par les services de renseignements militaires syriens. Accusé d'avoir participé à des manifestations contre le régime d'Assad, il a été torturé et forcé à transporter des dizaines de corps de détenus. Ayant réussi à s'échapper, il a fait escale au Liban avant de se rendre en France où il s'est employé à témoigner de l'enfer carcéral. Ses dessins et gravures représentent en noir et blanc, de manière saisissante, des corps presque nus, décharnés, enchaînés, parqués comme des bêtes dans des camions et des cellules, ou sauvagement brutalisés par les geôliers. L'une des images, intolérable, montre même une femme enceinte, la poitrine découverte, portant un masque à gaz ! On ne sort pas indemne d'une telle exposition qui dit la vérité sans artifices, et l'on se demande avec amertume et colère comment un régime aussi sanguinaire a pu rester impuni.

Actu BD

Les Bidochon

Le 22e volume des *Bidochon*, intitulé *Les Bidochon relancent leur couple*, vient de paraître chez Dargaud. Réalisé par Christian Binet, ce nouvel album (le premier depuis sept ans) nous raconte comment le couple beauf formé de Raymonde et Robert Bidochon va s'employer à raviver sa sexualité dormante… Vulgaire et désopilant à la fois !

Le dernier Blake et Mortimer

Les cauchemars de Mortimer commencent le jour où il étudie d'étranges radiations qui s'échappent du Palais de Justice de Bruxelles : un puissant champ magnétique provoque des aurores boréales, des pannes dans les circuits électroniques et d'épouvantables hallucinations chez ceux qui y sont exposés… Malgré leurs querelles et leur âge avancé, Blake et Mortimer repartent à l'aventure pour sauver le monde… Intitulé *Le Dernier Pharaon*, réalisé par François Schuiten, le réalisateur Jaco Van Dormael, Thomas Gunzig et Laurent Durieux, le dernier Blake & Mortimer est sorti le 29 mai chez Dargaud.

Cassandra Darke

Dans *Cassandra Darke* publié chez Denoël Graphic, Posy Simmonds nous raconte la descente aux enfers d'une riche marchande d'art londonienne dont la fortune provient de diverses escroqueries et fraudes... Un roman graphique étonnant !

Bande dessinée

39-45 : Tardi en famille

MOI, RENÉ TARDI, PRISONNIER DE GUERRE AU STALAG IIB (Trilogie) de Jacques Tardi, *Casterman, 2018.*

Il est de ces rares géants qui, depuis cinq décennies, continuent de faire l'histoire de la bande dessinée. Il faisait partie de la folle aventure de la revue *Metal Hurlant* dans les années 70. Il a ensuite été l'une des figures de proue de la revue *(À Suivre)* dans les années 80 et 90, y pré-publiant sur un scénario de Jean-Claude Forest l'un des récits qui posent les fondations du roman graphique et restent un exemple d'audace atypique : *Ici-même*.

Il poursuit depuis sa route, toujours attendu, produisant des récits qui touchent tour à tour aux deux passions qui l'animent : Paris, cadre des aventures extraordinaires de son personnage Adèle Blanc-Sec et, dans un registre tout autre, la Grande Guerre. À l'instar de Georges Brassens qui, avec ironie, déclame que de toutes les guerres, c'est celle de 14-18 qu'il préfère, Jacques Tardi (puisqu'il s'agit de lui) met un point d'honneur à faire le tour de l'horreur que lui inspire la Der des Der dont il tirera de nombreux albums, au sommet desquels figure *C'était la guerre des tranchés*.

Or voilà qu'il fait aujourd'hui une infidélité à 14-18 et plonge en apnée, le temps d'une vaste et ambitieuse trilogie, dans les eaux troubles de la Seconde Guerre mondiale. Il faut dire que ce fou d'archives possède un document de ceux dont on retarde l'exploitation tant ils peuvent soulever d'émotion : des cahiers noircis par son père à sa demande et racontant au plus près du quotidien ses années noires de prisonnier de guerre aux mains de l'armée allemande.

Moi, René Tardi, prisonnier de guerre au Stalag IIB reprend le schéma devenu une véritable esthétique tardienne de *C'était la guerre des tranchées* : des pages divisées en trois images, accompagnées de récitatifs denses au ton acerbe et de dialogues qui ne mâchent pas leurs mots. La trouvaille, qui pimente le récit, est la présence au fil des pages du petit Jacques, enfant, accompagnant son père sur le champ de bataille puis au Stalag, commentant les événements et s'opposant en farouche antimilitariste aux attitudes de son père qui, les traits du visage serrés, lui rappelle la réalité de ce qui est alors vécu. Le premier album nous plonge dans la souffrance de quatre années d'enfermement, rythmées par la faim et l'envie d'une impossible fuite. Le second volume s'étend sur la période trouble où, les armées Alliées prenant le dessus, les prisonniers de guerre sentent le vent tourner, suivent leurs tortionnaires sur les routes de la fuite, et attendent le bon moment pour faire la belle.

Mais c'est peut-être ce troisième volume, sorti il y a peu, qui résonne le plus fortement. Consacré aux années d'après-guerre, il rappelle s'il le faut ce que l'expérience d'une telle horreur peut avoir de conséquences sur le moral et le mental, sur une vie familiale et sur les premières années de l'enfant que Tardi est alors, ballotté entre un père devenu irritable et une mère souffrante et trouvant un refuge fascinant dans ses premières lectures de bandes dessinées, germes de la future carrière que l'on connaît.

Ralph DOUMIT

Meilleures ventes du mois à la librairie Antoine

	Auteur	Titre	Éditions
1	Amin Maalouf	**LE NAUFRAGE DES CIVILISATIONS**	*Grasset*
2	Guillaume Musso	**LA VIE SECRÈTE DES ÉCRIVAINS**	*Calmann-Lévy*
3	Marc Levy	**GHOST IN LOVE**	*Robert Laffont*
4	Georgia Makhlouf	**PORT-AU-PRINCE ALLER-RETOUR**	*L'Orient des Livres/La Cheminante*
5	Albert Moukheiber	**VOTRE CERVEAU VOUS JOUE DES TOURS**	*Allary*
6	Camilla Läckberg	**LA CAGE DORÉE**	*Actes Sud*
7	Hela Ouardi	**LES CALIFES MAUDITS**	*Albin Michel*
8	Frédéric Martel	**SODOMA**	*Michel Laffont*
9	Boris Cyrulnik	**LA NUIT J'ÉCRIRAI DES SOLEILS**	*Odile Jacob*
10	El James	**MISTER**	*Lattès*

Agenda

« Étonnants voyageurs » à Saint-Malo
Le festival international du livre « Étonnants voyageurs » se déroulera du 8 au 10 juin 2019 à Saint-Malo.

Hommage à Adonis
L'Université Antonine rendra hommage à Adonis, en présence du poète, le samedi 15 juin 2019 à 18h30, en son campus de Hadeth.

Adieu à…

D.R.

Nasrallah Boutros Sfeir
Le cardinal Mar Nasrallah Boutros Sfeir, qui nous avait fait l'honneur de participer à notre rubrique « Livre de chevet », est décédé à l'âge de 99 ans. Homme de conviction, connu pour son courage, sa droiture, sa modestie, sa vaste culture théologique et son humour, le 76e patriarche maronite a publié ses *Mémoires* aux éditions Saer el-Machreq et nous laisse plusieurs ouvrages en arabe : *Les Sources des évangiles* (1975), *Des visages disparus* (1983) et *Sermons dominicaux* (1996).

Jean Vanier
Théologien canadien, fondateur de la Communauté de l'Arche, Jean Vanier est décédé à l'âge de 90 ans. Il est l'auteur d'une quarantaine d'ouvrages, dont *Leur Regard perce nos ombres* (avec Julia Kristeva), *Plus jamais seuls* et *Entrer dans le mystère de Jésus*.

François Weyergans
Romancier franco-belge, François Weyergans est décédé à l'âge de 77 ans. Lauréat du prix Goncourt 2005 pour *Trois jours chez ma mère* et du prix Renaudot pour *La Démence du boxeur*, il était membre de l'Académie française.

Michel Serres

D.R.

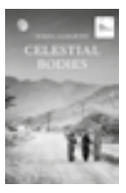
Écrivain, philosophe, historien des sciences et membre de l'Académie française, Michel Serres est décédé à l'âge de 88 ans. Il est l'auteur de nombreux ouvrages, dont *Hermès, Les Cinq sens* (prix Médicis de l'essai 1985), *Le Gaucher boiteux* et *Petite Poucette*.

Sven Lindqvist

© Johan Lindstén

Écrivain suédois, militant ardent de la non-violence, Sven Lindqvist est décédé à l'âge de 86 ans. Son livre *Exterminez toutes ces brutes !* a été traduit en français au Serpent à Plumes puis chez Les Arènes.

Actualité

Une Omanaise lauréate du Man Booker

Pour la première fois, une écrivaine d'un pays du Golfe, l'Omanaise Jokha Alharthi, a remporté le prestigieux Prix Man Booker International pour son roman *Celestial Bodies*, traduit en anglais par Marilyn Booth.

La fin des *Temps modernes*
La revue *Les Temps modernes* fondée par Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir va cesser de paraître sur décision des éditions Gallimard. Lieu de combat et de débat, elle aura profondément marqué la vie intellectuelle française depuis sa création en 1945.

Francophonie

Le Prix de la traduction Ibn Khaldoun/Senghor
L'OIF et l'ALECSO annoncent le lancement du 12e prix de traduction Ibn Khaldoun/Senghor qui récompense chaque année la traduction du français vers l'arabe et de l'arabe vers le français d'une œuvre littéraire et/ou en sciences humaines et sociales. Les inscriptions sont ouvertes jusqu'au 30 juin 2010. Renseignements et règlement sur le site *francophonie.org*.

Inoubliable Romy !

Le 29 mai 1982, Romy Schneider s'éteignait à l'âge de 43 ans. Icône du cinéma français, que sait-on vraiment de cette figure inoubliable, de ses bonheurs, mais aussi de ses chagrins et de ses blessures ?

D.R.

Journaliste chez France 2 et auteure de *Simone, éternelle rebelle* (Fayard, 2015) – un portrait inédit de Simone Veil largement salué par la presse et vendu à plus de 70 000 exemplaires –, Sarah Briand a marché dans les pas de Romy, du chalet de son enfance à Berchtesgaden en Allemagne, jusqu'à l'appartement où elle a passé ses dernières heures, pour nous offrir une biographie passionnante intitulée *Romy, une longue nuit de silence* qui vient tout juste de paraître chez Fayard. Un portrait remarquable, nourri de témoignages inédits d'amis, de réalisateurs, et de ses partenaires de cinéma et de vie.

Vous avez vécu et étudié au Liban. Que vous inspire ce pays ?

Oui, j'ai d'abord vécu trois ans à Beyrouth, car mon père y était en poste, à l'ambassade de France, puis j'ai choisi de rester quelques années de plus pour y continuer mes études de journalisme avec le CELSA à l'Université Saint-Joseph. Je suis tombée amoureuse de ce pays, de sa douceur de vivre méditerranéenne, mais pas seulement. Je suis admirative de la résilience des Libanais qui ont traversé des épreuves terribles et qui, comme le Phénix, se relèvent toujours. C'est un peuple qui ne se plaint jamais et qui vit l'instant présent avec une énergie qui force le respect.

Comment expliquer que le mythe Romy Schneider perdure et que l'on donne son prénom à des milliers d'enfants, notamment au Liban ?

C'est vrai que le prénom Romy est très apprécié au Liban et évidemment en France, et il est immédiatement associé à Romy Schneider. Je crois que le mythe perdure parce qu'elle fascine toujours par son immense beauté et parce qu'elle nous bouleverse en tant que comédienne. Toutes les femmes se reconnaissent en elle à travers ses différents rôles, car elle incarne toutes les femmes.

L'idée vous est venue après un reportage télévisé que vous avez consacré à Romy Schneider. Est-il facile de passer du documentaire à la biographie écrite ?

J'avais en effet réalisé un documentaire sur elle avec Laurent Delahousse pour la collection « Un jour, un destin ». Mais écrire un livre est très différent. J'ai non seulement repris l'enquête et fait de nouvelles découvertes, obtenu de nouveaux témoignages – car j'avais plus de temps pour convaincre ceux qui n'avaient jamais parlé –, mais j'ai également dû penser différemment le récit. J'ai choisi de partir de sa chambre, où elle s'est éteinte le 29 mai 1982 et où ses proches sont venus se recueillir ce jour-là à son chevet, afin de raconter des instantanés de son histoire. Ce moment dans la chambre revient comme un leitmotiv tout au long du livre.

Vous avez recueilli les confidences d'Alain Delon à son propos. Qu'a-t-il apporté de nouveau ?

J'avais interviewé Alain Delon pour un film que j'avais réalisé pour Mireille Darc. Quand je lui ai parlé de mon livre sur Romy Schneider, il ne m'a pas répondu. Or, nous avions régulièrement ces dernières années des conversations sur d'autres sujets, mais il ne me parlait jamais de Romy. Je savais que l'évoquer était très douloureux pour lui. J'ai été patiente. Et lorsque j'ai terminé l'écriture du livre, je lui ai écrit une lettre et il m'a appelée le jour même. Il souhaitait me voir. Je pense qu'il était prêt à parler d'elle. Il m'a reçue chez lui et c'est sans doute l'un des moments les plus émouvants que j'ai vécus. Il revient sur leur histoire et son absence, son amour pour elle et ses douleurs de femme et de comédienne. C'est un entretien inédit que je raconte en épilogue du livre. Je le remercie de sa confiance car il n'avait jamais parlé aussi longuement et de façon aussi émouvante de Romy qu'il a profondément aimée jusqu'à son dernier souffle. Il s'est mis à nu.

Quelles révélations inédites avez-vous réussi à trouver ? À quelles difficultés avez-vous été confrontée ? Sa famille a-t-elle été coopérative ?

En plus d'Alain Delon, j'ai recueilli de nombreux témoignages inédits, que ce soit la gardienne de l'immeuble où elle est décédée, des amis proches, le substitut du procureur qui vient constater son décès et refuse de faire pratiquer une autopsie, mais j'ai également rencontré son ancien époux, Daniel Biasini, le père de leur fille Sarah. Elle n'a pas souhaité me parler – elle avait à peine 5 ans au moment du décès de sa mère – mais lui s'est confié très longuement et m'a raconté plusieurs moments inédits de leur vie personnelle, des années où Romy était profondément heureuse et d'autres plus douloureux comme ce jour de 1974 où il est témoin d'une conversation entre Romy et sa mère en Allemagne, sur

D.R.

les lieux du nid d'aigle d'Hitler, un jour où elle souhaite confronter sa mère à son passé.

Une partie de sa famille a été proche des nazis ; on dit que sa mère a fréquenté Hitler. Qu'en est-il vraiment ? Avez-vous réussi à éclairer cette zone d'ombre ?

Romy a grandi à Berchtesgaden, en Allemagne, à la frontière autrichienne, au pied du Berghof, la résidence d'Hitler pendant la Seconde Guerre mondiale. La mère de Romy, Magda Schneider, était une très grande comédienne et on raconte que Hitler venait l'applaudir au théâtre à Munich. Ce qui est certain, c'est qu'il existe des images de Magda aux côtés d'Hitler, filmée par la compagne du Führer, Eva Braun, dans les sentiers enneigés du nid d'aigle. J'ai également retrouvé un document attestant que Magda Schenider avait été exonérée d'impôts par le régime nazi. On ne peut pas l'accuser de collaboration mais il est certain que Magda Schneider entretenait des liens étroits avec les plus hauts dignitaires nazis de par leur proximité géographique. Elle a continué à tourner des films alors que de nombreux comédiens ont été obligés ou ont fait le choix de fuir l'Allemagne, comme Marlene Dietrich. Ce n'est pas un hasard si Romy se rapprochera de Marlene Dietrich une fois arrivée à Paris et si elle fera le choix d'interpréter de nombreux rôles de femmes juives, comme si elle souhaitait racheter une faute qui n'était pas la sienne.

Elle a idéalisé son père qui a quitté sa mère alors qu'elle était enfant. Peut-on affirmer qu'elle a recherché, à travers sa rencontre avec ses réalisateurs, l'image de son propre père ?

C'est possible en effet. Elle a très peu connu son père et elle a confié que sa présence lui avait manqué. Ce qui est sûr, c'est qu'elle avait un besoin irrépressible d'être aimée et le cinéma lui permettait de panser cette blessure. Être regardée, filmée, désirée par le regard d'un réalisateur lui apportait la force dont elle avait besoin pour affronter le quotidien.

Bien que* Sissi *lui ait apporté le succès, elle affirmait :* « Je hais cette image de Sissi. » *Pourquoi cette attitude ?

Sissi lui a apporté un succès phénoménal. À à peine vingt ans, Romy Schneider était la comédienne la plus connue d'Europe. Et qui dit succès dit beaucoup d'argent. Romy a eu conscience très vite qu'elle était devenue la poule aux œufs d'or des producteurs, du réalisateur, mais aussi et surtout de sa famille. Sa mère négociait les contrats afin d'avoir un rôle dans les films où sa fille jouait et son beau-père – le nouveau mari de Magda –, un homme d'affaires assez machiavélique, investissait l'argent de Romy dans ses restaurants. Romy a découvert à sa majorité que cet argent était parti en fumée et qu'elle n'en verrait jamais la couleur. Mais également que ce rôle de princesse l'enfermait dans un carcan. Alors elle a fini par dire stop au quatrième opus de la série des *Sissi* mais tout le monde l'a très mal pris. Et l'Allemagne lui en voulut toute sa vie d'être partie en France.

Pourquoi son expérience à Hollywood n'a-t-elle pas été concluante ?

Elle tourne tout de même dans *Le Procès* d'Orson Welles, la Columbia lui fait un pont d'or en lui faisant signer un contrat pour plusieurs films mais elle y met fin pour rentrer précipitamment en France car elle a compris que son histoire d'amour était en train de se terminer. Une passion qui aura duré environ six ans.

Sa vie affective a été très mouvementée ; elle a connu des relations houleuses. On a le sentiment qu'elle suivait toujours son cœur sans écouter sa raison…

Romy Schneider était une femme entière qui vivait intensément. Elle jouait avec son cœur et non avec sa raison, sans filtre, et elle était la même femme dans sa vie personnelle. C'est la raison pour laquelle elle nous bouleverse tant dans tous les rôles dans lesquels elle a joué, et qu'elle est souvent tombée amoureuse de ses partenaires de cinéma. Elle a effectivement aimé avec passion, Alain Delon, Daniel Biasini et son dernier compagnon Laurent Pétin.

La mort de son fils l'a anéantie. On a le sentiment qu'elle n'a jamais été vraiment heureuse…

Romy Schneider avait tout pour être heureuse : elle a connu la notoriété comme aucune autre comédienne ne la connaîtra jamais, elle était d'une beauté à couper le souffle, elle a vécu des passions magnifiques avec Alain Delon puis Daniel Biasini qui lui a offert des années de bonheur intense. Pour autant, Romy courait après le bonheur et éprouvait la peur de ne plus être désirée, de ne plus être aimée. Et puis elle connut une douleur inimaginable pour une mère, celle de perdre un enfant. La mort de David, dans un accident à l'âge de quatorze ans, l'a anéantie. Elle ne s'en est jamais relevée. Mais quelle mère peut survivre à une telle douleur ?

Quel est à votre avis le metteur en scène qui a le plus marqué sa carrière ?

C'est incontestablement Claude Sautet qui l'a révélée au public français dans des rôles dans lesquels toutes les femmes pouvaient se reconnaître. Sautet a su capter une époque, les années 70, les sentiments dans un couple. *Les Choses de la vie, César et Rosalie* sont des chefs-d'œuvre adulés encore aujourd'hui par le public français. Ils ont tourné huit films ensemble aux côtés de Michel Piccoli ou encore Yves Montand. Mais je voudrais également citer *Le Vieux Fusil* de Robert Enrico – avec Philippe Noiret – qui a su lui révéler sa profondeur d'âme à l'écran. Et enfin *La Piscine* reste le film qui lui offrit, grâce à Alain Delon, un retour triomphal en France en 1968 alors qu'elle ne tournait plus. Ce film a relancé sa carrière et elle n'a jamais été aussi belle que dans les bras d'Alain Delon.

Les raisons de sa mort à 43 ans ont-elles été élucidées selon vous ?

Non, tout simplement parce que le substitut du procureur, chargé de venir constater son décès, n'a pas souhaité demander une autopsie. Pour lui, elle devait rester un mythe. On ne connaîtra donc jamais la cause de son décès à l'âge de 43 ans. Nombreux sont ceux qui avancent des hypothèses : suicide ou arrêt du cœur. Alain Delon s'est confié à moi sur ce sujet : il donne une clé intéressante à la fin du livre.

Comme Simone Veil, sujet de votre première biographie qui a rencontré un franc succès, elle s'est prononcée pour l'avortement. Cet engagement a-t-il nui à son image ?

Romy Schneider a en effet posé en Une d'un magazine allemand en juin 1971 pour dire « *J'ai avorté* » comme l'avaient fait deux mois plus tôt des personnalités françaises dans un manifeste publié par *Le Nouvel Observateur*. Je pense qu'elle l'a fait par provocation vis-à-vis de l'Allemagne qui n'avait jamais accepté son départ en France et qui le lui fit payer, quelque part, toute sa vie. Cela n'a en rien nui à sa carrière mais n'a fait que raviver un amour-haine vis-à-vis de la presse de son pays qui l'accusera quelques mois plus tard d'être responsable du suicide de son ex-mari, un dramaturge allemand.

Pourquoi ce titre,* Une longue nuit de silence *?

Souhaitant raconter le huis clos de la chambre dans laquelle Romy Schneider est morte une nuit de mai 1982, et ces quelques heures au cours desquelles des visiteurs se rendent à son chevet, de jour comme de nuit, j'ai souhaité trouver un titre à mon livre dans le répertoire de Barbara qui évoque mieux que personne la nuit comme métaphore des blessures intérieures. Je suis tombée sur ces mots dans sa chanson sur l'enfance. J'avais choisi Barbara aussi car un des maquilleurs de Romy m'a confié qu'elle écoutait cette chanteuse dans sa loge, juste avant d'entrer en scène.

Propos recueillis par A. N.

ROMY, UNE LONGUE NUIT DE SILENCE de Sarah Briand, *Fayard, 2019, 252 p.*

Pléiade

Gary, l'homme qui ne s'aimait pas

ROMANS ET RÉCITS, TOMES I ET II de Romain Gary, *Gallimard, 2019, 1447 p. et 1688 p.*
ALBUM GARY, *2019, 43 p.*

Presque 30 ans après son suicide, le 2 décembre 1980, Romain Gary fait son entrée en grande pompe dans « La Bibliothèque de la Pléiade », en deux volumes plus un *Album*. Émile Ajar, l'un de ses doubles, le plus illustre, l'y accompagne. Leurs œuvres se mêlent. Une première dans la littérature française.

Parmi toutes les photos existant de cet homme qui se faisait appeler Romain Gary (1914-1980), et qui finit par s'y faire – même s'il se trouvait si à l'étroit dans cette identité postiche qu'il éprouva le besoin, au début des années 70, d'ajouter un ultime pseudonyme à sa collection, avec la supercherie Émile Ajar et le triomphe que l'on sait (l'obtention du prix Goncourt en 1975 pour *La Vie devant soi*) –, il en est d'illustres, et beaucoup vues : en grand uniforme de pilote, par exemple, muni de ses nombreuses décorations, dont cette croix de l'ordre des Compagnons de la Libération dont il était plus fier que de tout au monde ; ou encore, heureux, riant, en compagnie de la rayonnante actrice américaine Jean Seberg, morte en 1979 dans des conditions mystérieuses (suicide, overdose ?), laquelle fut sans conteste « la » femme de sa vie – si l'on excepte Mina, sa « parfaite » mère juive – et la mère de leur fils Diego, né en 1962.

Mais il en est une bien moins connue, qui figure en page 25 de l'*Album* qui accompagne les deux volumes de « La Pléiade ». Elle a été prise à Nice, à la fin des années 20, là où Mina Kacew et son fils chéri, Roman, avaient migré, afin que le garçon connaisse un meilleur destin que dans sa Lituanie d'origine, là où il était né, à Wilno, aujourd'hui Vilnius, la capitale de ce petit pays qui faisait alors partie de l'Empire soviétique, avant d'être rattaché à la Pologne. D'ailleurs, Kacew, qui avait vite francisé son prénom en Romain, demeurera de nationalité polonaise, ne devenant français, par décret, qu'en 1935. Quant à son nom, il se fait appeler « Gari de Kacew » à partir de 1941, puis simplement Gary, et le demeurera, dès 1956 et *Les Racines du ciel*, son deuxième livre et premier prix Goncourt. L'écrivain, en effet, est un cas unique dans la littérature française : il a obtenu deux fois le plus prestigieux des grands trophées, à vingt ans d'écart et sous deux identités différentes ! Il a aussi

D.R.

écrit d'autres livres, anecdotiques, sous d'autres noms, Shatan Bogat, par exemple. Comme si cet homme avait passé sa vie à se chercher, sans jamais se trouver ni trouver le bonheur. Sa fin tragique le démontre à l'envi.

À quoi pense-t-il donc, cet adolescent mélancolique de la photo, qui ressemble un peu à celles de Robert Doisneau, avec son pull à manches courtes passé sur un polo, tenue correcte et modeste, comme la famille, ses cheveux gominés coiffés en arrière, dégageant un vaste front déjà marqué par des rides d'inquiétude. Nul sourire, une moue boudeuse, et des yeux « orientaux », mi-clos sur son monde intérieur, peut-être la littérature, cette œuvre vaste, diverse, inégale, qu'il portait en lui et songeait déjà, peut-être, à écrire. Peu de temps après, en 1932, excellent élève, il verra l'une de ses dissertations publiées dans le quotidien *Le Temps*, puis écrira un premier roman, *Le Vin des morts* (il a alors dix-neuf ans), avant de voir ses premières nouvelles, encore signées Kacew, publiées dans *Gringoire*, hebdomadaire cofondé par Joseph Kessel, un écrivain qu'il admire et que nombre de leurs traits rapprochent : l'incurable mélancolie slave, par exemple, avec ses penchants autodestructeurs.

Oui, à quoi pensait-il, le jeune Roman Kacew, qui n'avait pas connu son père, et à qui sa mère, l'extraordinaire, l'insupportable, la prophétique Mina farcissait la tête avec ses rêves de gloire ? Il serait diplomate, écrivain français – sur ces deux points, elle a vu juste –, académicien (en fait, il a refusé par deux fois), et pourquoi pas prix Nobel ? Malheureusement pour elle, cette femme d'un courage et d'une abnégation exceptionnels n'assistera pas aux succès de son fils : elle est morte d'un cancer, en 1941, à Nice, en pleine guerre et en l'absence de Romain, résistant et gaulliste de la première heure, qui combattait en Oubangui-Chari, où il assistera d'ailleurs à une visite du général de Gaulle. Comme pour se faire pardonner, il lui rendra le plus beau des hommages en faisant d'elle l'héroïne de son roman *La Promesse de l'aube*, paru en 1960, que d'aucuns considèrent comme son chef-d'œuvre. Il n'est pas impossible non plus qu'il ait prêté quelques-uns de ses traits à Madame Rosa, l'inoubliable héroïne de *La Vie devant soi*, signé Émile Ajar. Comme si la boucle était bouclée, qu'il avait fait son œuvre. Il écrira encore quelques livres, centrés autour de la vieillesse, et surtout cette *Vie et mort d'Émile Ajar*, signée Romain Gary, où il raconte et assume toute l'histoire, preuves à l'appui, laquelle est parue posthume en juillet 1981. Les derniers mots en sont : « *Je me suis bien amusé. Au revoir et merci.* » C'est sur ce texte que se referme logiquement le tome II de la Pléiade.

Cette entreprise, unique en son genre, permet de relire les grands textes de Gary, d'en redécouvrir d'autres, un peu oubliés, et puis, peut-être, de réévaluer les livres signés Ajar, qu'on avait lus un peu vite à l'époque, mais dont certains sont de purs bijoux. Une constante, dans tout cela ? Le désespoir d'un homme qui ne s'est jamais aimé ni satisfait de ses succès, ni remis de ses deuils (Mina, Jean Seberg, mais aussi le général De Gaulle, ou Malraux, qu'il vénérait et aurait aimé être), et qui a tenté de masquer le tragique de la destinée humaine par une imagination débridée, et un humour souvent grinçant, comme une défense. Roman Kacew demeurera à jamais une énigme

Jean-Claude PERRIER

Celui qui n'écrit pas de lettres

Sa vie durant, Mallarmé se révèle prolixe dans sa pratique de l'écriture épistolaire et s'y adonne avec une assiduité ambivalente. Plongée inédite dans son quotidien intime, social et poétique, cette *Correspondance* est la plus complète parue à ce jour.

CORRESPONDANCE 1854-1898 de Stéphane Mallarmé, édition établie, présentée et annotée par Bertrand Marchal, *Gallimard, 2019, 1956 p.*

Correspondance réunit pour la première fois les lettres rédigées par Stéphane Mallarmé pendant quarante-quatre années d'existence. Cet ouvrage réalisé par Bertrand Marchal est une prouesse de patience et de persévérance. Marchal a repris le long travail entamé par Lloyd James Austin, et avant eux par Henri Mondor et Jean-Pierre Richard, autour des archives de la correspondance de Stéphane Mallarmé. Le travail éditorial effectué est gigantesque; citons seulement la vérification, et la correction le cas échéant, de la datation des lettres, l'identification des destinataires, et la comparaison du contenu des textes avec les originaux ou les fac-similés.

Cette édition regroupe toutes les lettres, plus de trois mille pièces, précédemment publiées dans différents volumes. Certaines, auparavant à l'état de fragment, ont été retrouvées intégralement et seules les lettres fantômes – non retrouvées – ne sont pas mentionnées. *Correspondance* s'enrichit de plus de trois cent lettres inédites. Après la lettre de Rimbaud à Jules Andrieu, retrouvée récemment et à laquelle *L'Orient littéraire* a consacré un article en février dernier, ce volume révèle à son tour à quel point Mallarmé échappe aussi aux représentations du poète solitaire.

On découvre dans *Correspondance* un homme ayant la passion de la formule, qu'elle soit de politesse ou lyrique. Cet être gourmand de mots a beaucoup à dire, quand bien même le genre épistolaire le détournerait de sa poésie. Soucieux de sociabilité, Mallarmé répond aux lettres reçues et se montre affectueux, cordial et disponible. Il prend des nouvelles de personnes plus ou moins proches, s'enquiert de leur état de santé ou de leur humeur dans les périodes difficiles. Dans les acceptions de notre époque actuelle, Mallarmé maîtrise les tenants et les aboutissants de la communication et serait aisément qualifié d'hyperconnecté!

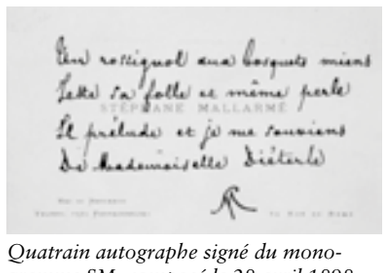
Trois périodes se détachent dans *Correspondance*. La période qu'on pourrait qualifier d'intime va de 1862 à 1871. C'est celle des longues lettres adressées à des correspondants privilégiés et dans lesquelles Mallarmé traite de réflexions poétiques et spirituelles. La deuxième période va de 1872 à 1884. Nous la désignerons par la période du réseau. Mallarmé est alors identifié dans un cercle restreint et perçu comme talentueux et fantasque. Les lettres sont longues lorsqu'elles traitent de sa vie familiale. Sinon, elles se font plus brèves, tracées par un homme de lettres visant à construire son réseau dans le petit cercle littéraire du Paris de l'époque. La troisième période va de 1884 à la mort de Mallarmé. C'est celle de la consécration du poète. Mallarmé devient alors la figure de proue du symbolisme balbutiant. Très sollicité, le poète multiplie les notes griffonnées sur de petits cartons ou cartes de visite qu'il adresse souvent à des éditeurs ou à des poètes et dramaturges ayant souhaité son avis sur leurs écrits. Ces missives succinctes rendent compte de maints projets d'écriture et de publication. C'est la période aussi où les longues lettres

© Nadar

sont plutôt rares et s'adressent soit à Méry Laurent, la muse bien-aimée, soit à l'épouse et la fille de Mallarmé qu'il voit moins du fait de ses longues retraites à Valvins dont il relate pour elles le quotidien.

Marchal souligne les intérêts principaux de cette *Correspondance*: celui sociologique en lien avec les réseaux de sociabilité littéraire et artistique (peinture, photographie, théâtre) de la fin XIXe siècle, et au cœur desquels Mallarmé vogue allègrement; celui biographique dans ses dimensions poétiques et personnelles et qui livre d'exquises anecdotes; celui esthétique-poétique et qui propose des axes précieux pour appréhender l'évolution de son univers littéraire, souvent via ses propres critiques à l'égard de son travail; et enfin celui génétique qui offre une perspective unique sur la naissance de certains poèmes. En effet, *Correspondance* indice le lecteur sur « *les coulisses de l'œuvre* » et lui fait découvrir « *parmi d'autres secrets, le principe de fabrication de* l'Azur, *ou la genèse du sonnet en -ix* ».

Paradoxe charmant, Mallarmé a horreur d'écrire des lettres et ne se prive pas de le tracer de billet en billet. Doux supplice, griffonner quelques mots à l'adresse de telle vague connaissance, semble inévitable si on en croit la fatalité avec laquelle le poète se prête à l'exercice. Il faut savoir qu'écrire une lettre est pour lui une activité chronophage qui fait obstacle à la poésie. Ce sentiment s'accroît encore les quinze dernières années de sa vie, car la



Quatrain autographe signé du monogramme SM, composé le 28 avril 1898 par Stéphane Mallarmé pour la comédienne Amélie Diéterle.

notoriété multipliera les sollicitations dont il fait l'objet, le condamnant aux « *travaux forcés des remerciements* »: « *Aujourd'hui, ma seule après-midi de congé, au lieu de faire un tour sur l'eau ou dans le bois, j'écris un monceau de lettres, en disant, tout bas, Caca, d'avance à chaque personne en faveur de qui je prends un nouveau carton.* »

Lorsque Mallarmé précise « *ceci n'est pas une lettre* » ou signe par cette formule: « *Celui qui n'écrit pas de lettres* », Marchal y voit plus qu'une marque de rébellion ou de lassitude. Il y décèle une homologie entre « *la dénégation qui vise la correspondance, et celle qui vise l'œuvre* », lorsque par exemple Mallarmé précise dans une lettre à Verlaine, que ses écrits (du recueil *Poésies*) « *composent un album, mais pas un livre* ». Dans les deux cas, écrit Marchal, « *l'œuvre réelle est disqualifiée au regard de l'œuvre idéale* ».

Cette *Correspondance* de Mallarmé est un témoignage original du poète, du mondain et de l'homme qu'il fut, ainsi qu'un recueil vertigineux de chroniques d'un demi-siècle effervescent de créativité. Les préoccupations au quotidien de Mallarmé, ses ambiguïtés, ses passions, ses quêtes intellectuelles, sa sociabilité cordiale ou tendre, ainsi que les pans de vie de nombreux auteurs et artistes renommés dont il croise le chemin, font les saisons de ce volumineux bouquin. *Correspondance* est une immersion délicieuse, un condensé d'allers-retours entre le génial et le banal d'un être énigmatique, dont les présentes lettres colorent l'humanité et le talent.

RITTA BADDOURA

Poème d'ici

DE TIFFANY SAADÉ

Tiffany Saadé est née à Beyrouth en 2002. Élève à l'International College, lauréate des concours de poésie « Plumier d'or » et « Graines de poésie », elle vient de publier son premier recueil intitulé *À tous ceux qui ont perdu leur poésie* aux éditions Noir blanc etc.

L'Exil

Le soir tombait lourd sur les lauriers de la vie
Ma frêle plume effleurait les fronts de la veille
Et tachait l'oreiller de planètes et de nuit.
L'encre coulait sur les lits, croisait le sommeil
Claquait les livres, colorait les cernes.

Exil. Ce mot monotone qui résonne en automne
Et munit octobre de son octave jaunissante.
Exil. Le mot qui porte ce qu'il abandonne
Les murmures, sutures et ratures marquantes
Font de puéril le plus tragique des périls.

L'exil me visite dans mon asile et rit
Les murs mordus par le spectre de la folie
Lui donnèrent vie, pour m'enfouir dans les abîmes.
J'ai quitté le pays, pour trouver tous les mimes
Dans un monde ensorcelé par le fusil.

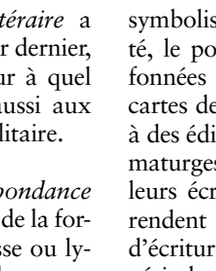
Mon asile vieillit et m'offre ses délires
Et ses rides, qui creusent des plaies sur ma peau.
Les remords gercent les miettes de mon cerveau
Et la nostalgie parcourt la piste de mes désirs
Je grelotte et le feu me consume.

Récit

Vers la lumière

Défaisant la sidération qui l'a longtemps retenue au seuil du premier viol, puis livrée à la perversion du monde adulte, Souad Labbize accompagne, avec courage et tendresse, l'enfant qu'elle a été « *vers la lumière* ».

ENJAMBER LA FLAQUE OÙ SE REFLÈTE L'ENFER: DIRE LE VIOL *de Souad Labbize, édition bilingue français-arabe traduite du français par Roula Sedki sous la supervision de Souraya Fili et la révision de Salpi B. Sariyan et Souad Labbize, éditions iXe, 2019.*



D.R.

La petite Souad, enfant de neuf ans, et Souad l'adulte, romancière, poétesse et traductrice littéraire, se sont donné la main. Il fait noir et elles osent à peine se regarder. Pendant plus de quarante ans, chacune d'elles a erré dans un lieu où elles se frôlaient sans se retrouver, labyrinthe où peut-être le monstre voleur d'enfance, arpente encore les méandres englués. Souad trouve le chemin jusqu'à l'enfant qu'elle a été, trahie par les adultes et leurs lois, désavouée par sa mère, puis son père, et tous ces autres qui détournent d'elle leur regard et dénient l'éventualité-même du viol. Enfin, la petite et la grande ont trouvé le couloir secret où les mots poussent hors de la tête et de la gorge, et peuvent aujourd'hui se prendre par la main.

Dans *Enjamber la flaque où se reflète l'enfer*, Souad Labbize livre un récit essentiel dont la teneur oppose à l'emprise de la fêlure ancienne, un réel élan: autrement fondateur, en mouvement, réparateur et porteur de sens, par-delà le traumatisme. Son récit est remarquable: Par son courage et son intégrité. Par sa poésie qui accompagne la douleur, sans chercher à masquer, enjoliver ou tempérer. Par sa volonté extraordinaire d'aller au bout du silence geôlier, afin de dire le viol.

C'est peu dire que de confier qu'il est difficile de lire son ouvrage, encore plus de tenter d'écrire à son sujet, alors même qu'il recèle des trésors de résistance et de possibles repères pour aborder l'univers littéraire et la langue d'écriture de l'intellectuelle Labbize. Comment alors imaginer approcher ce que cela a pu être pour Souad Labbize d'écrire son histoire et la confier à la sororité de la prose et de la poésie? Comment envisager ce qu'il a fallu de ressources pour mener à bien cette reconquête de son enfance, de son corps de fille puis de femme, et de sa mémoire?

Le mot courage accompagne la lecture de ce récit: celui incommensurable déployé à chaque mot par Souad Labbize pour avancer dans cette écriture. Courage, compassion, générosité. Car sa plume s'adresse à toute lectrice, à tout lecteur, témoins aveugles ou voyants, proies données ou potentielles, voire violeurs en série ou en herbe. L'enfant de neuf ans n'a jamais renoncé à trouver la lumière et l'émancipation. Cette mise au jour du secret, cette parole qui parvient jusqu'au présent et jusqu'à nous, sont d'une clarté violente et totale. Après l'épreuve du feu, ce rayonnement devient halo triomphant. Souad Labbize déplace en vérité des montagnes: celles intérieures et intimes, ainsi que celles psychiques, sociales et politiques. Elle renouvelle les règles du jeu, par l'intercession de l'écriture, autrice de son devenir.

RITTA BADDOURA

Essai

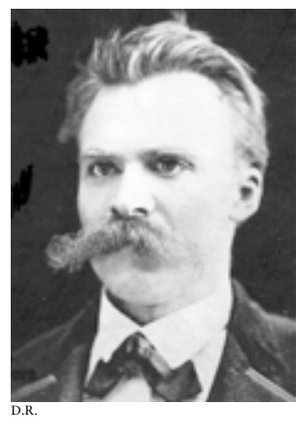
Nietzsche entre gai savoir et pessimisme dionysiaque

ŒUVRES II (HUMAIN, TROP HUMAIN; AURORE; LE GAI SAVOIR) *de Friederich Nietzsche, sous la direction de Marc de Launay avec, pour ce volume, la collaboration de Dorian Astor, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2019, 1512 p.*

Le deuxième des trois volumes des *Œuvres* de Nietzsche dans la Pléiade, paru récemment, regroupe les livres de sa période médiane, celle qui force le chemin de l'ascendant Wagner-Schopenhauer des premières publications à *Zarathoustra* et aux derniers écrits. Elle est parfois qualifiée de période voltairienne et le livre qui l'entame est « *offert en hommage personnel* » à Voltaire « *l'un des plus grands libérateurs de l'esprit* ». Cette étape intermédiaire a une unité marquée par « *six années de travail* » (1876-1882), « *toute mon affaire d'esprit libre* ».

Humain, trop humain paraît en 1878 et est enrichi de deux suites, *Opinions et sentences mêlées* et *Le Voyageur et son ombre*, en 1879. Dans ce « *livre pour esprits libres* », Nietzsche détecte « *le monument d'une crise* »: la fin de son rapport à Wagner, de l'exaltation du musicien et de son drame lyrique, de l'espoir d'une régénération de la culture allemande exprimé dans *L'Origine de la tragédie* et les *Considérations inactuelles* et cela après l'inauguration du festival de Bayreuth (août 1876) jugé déprimant. À travers la répudiation du Wagnérisme et de la carrière professorale, l'auteur cherche à opérer un retour à soi. Sa maladie, le voyage à Sorrente, la mémoire de Voltaire au centième anniversaire de sa mort sont l'occasion d'une remise en question radicale et non « *sans douleurs* » de sa pensée.

Le livre est conçu comme une machine de guerre contre l'« *idéalisme* », contre tout idéal éthique ou esthétique qui cherche à se soustraire à l'histoire et à l'analyse scientifique. « *L'idéal n'est pas réfuté, il gèle* », écrit-il dans *Ecce Homo*. Tel est le sort infligé à des concepts-valeurs comme le « génie », le « saint », le « héros », la « foi », la « pitié », et « la chose en soi ». À présent, les génies ne se fondent plus, comme dans la vision précédente, avec l'Un originaire, l'essence du monde; ils sont « *de grands travailleurs, infatigables non seulement à inventer, mais encore à rejeter, à passer au crible, modifier, arranger* »; ce ne sont pas des surhumains au milieu de masses grossières mais ils doivent énormément à la « civilisation » au milieu de laquelle ils vivent. Les « convictions », qu'on exalte, auxquelles on est fidèle « *sont des ennemies de la vérité plus dangereuses que les mensonges* ». Il faut donc passer de leur pathos à la recherche de la vérité « *qui n'est jamais lasse de réviser et de procéder à de nouveaux examens* ». Cette passion active du Vrai est liée au relativisme et au scepticisme « *vertu d'abstention prudente.* »



D.R.

Nietzsche s'en prend à la Métaphysique et à la « *chose en soi* », « *digne d'un rire homérique* » tant elle s'avère vide de sens alors qu'elle paraît l'essentiel. « *Ce n'est pas le monde comme chose en soi, mais le monde comme représentation* (comme erreur) *qui est si riche de sens, profond, prodigieux, si gros d'heur et de malheur. Ce résultat conduit à une philosophie de la négation logique du monde: laquelle se concilie d'ailleurs avec une affirmation pratique du monde aussi bien avec ce qui est le contraire.* » La pensée d'Épicure se manifeste dans les appendices: il pourrait y avoir un monde métaphysique, mais son existence nous est inaccessible et devrait nous être indifférente.

Selon des confidences rapportées, Wagner trouva le livre « *triste* », « *pitoyable* », « *insignifiant* », « *méchant* ». De celui qui suivra, Nietzsche affirme: « *On ne trouve pas* (…) *un seul mot négatif, pas une attaque, pas une méchanceté.* »

Humain, trop humain est empreint des désillusions d'un idéaliste. *Aurore, pensées sur les préjugés moraux* (1881) écrit dans la pauvreté et la solitude et achevé à Gênes l'année même de sa parution est un ouvrage « solaire » où l'esprit de Nietzsche atteint sa « *période terrible* (de) *maturité* ». « *Ce livre, tout d'affirmation, répand sa lumière, son amour, sa tendresse sur toutes sortes de choses mauvaises, et il leur restitue leur "âme", la bonne conscience, leur droit souverain supérieur à l'existence.* » Il cherche à libérer de la peur, de la superstition, de la haine de soi et du corps, des simplifications de la religion comme de l'arrogance de la moralité.

Composé d'aphorismes variant entre une ligne et trois pages, écrit pour être feuilleté, il déroule les procédés d'une nouvelle manière: dialogues, retournements apparents d'opinion, questions en suspens, ambigüité de réponses souvent hypothétiques, « *pensées informulées* », portes dérobées… Son dernier mot est un « *…ou bien?* » Pour ces raisons sans doute, comme pour l'absence de solutions définitives, d'ordre linéaire, d'« *odeur de poudre* » ainsi que pour sa manière subtile et délicate, il est l'un des textes les moins explorés de l'œuvre. Il introduit pourtant le concept capital de généalogie et ouvre de nouvelles possibilités à la philosophie et à la culture.

Le *Gai savoir* (1882) est à la fois le sommet de la période *Aufklärung* et le passage à un nouveau type de savoir, celui « *du ménestrel, du chevalier et de l'esprit libre* ». Comme le titre l'indique, c'est le livre du refus joyeux et de l'affirmation de la vie. Un ouvrage qui veut porter à « *son achèvement la langue allemande* » au-delà de Luther et de Goethe, liant plus étroitement « *force, souplesse et euphonie* ». Mais le contenu n'épouse pas exactement la promesse du titre tant le travail critique est poussé et l'hiver encore proche: « *Tout y est pétulance, inquiétude, contradiction, temps d'avril…* »

Le livre n'annonce pas seulement *Zarathoustra* et les écrits de 1886-1888 mais les accompagne de multiples manières d'où le « *pessimisme dionysiaque* » opposé au « *pessimisme romantique* » de Schopenhauer et de Richard Wagner: le nihilisme apparaît avec la mort de Dieu et appelle à l'infini des interprétations; la généalogie fait dépendre les formations culturelles des degrés d'intensité de la vie; l'idéalisme est le mensonge d'une vérité valeur suprême et absolue et de la dépréciation du corps; l'éternel retour et l'*amor fati* sont des tentatives de réponses éthiques originales…

La lecture de Nietzsche est toujours vivifiante. La présente édition savante, discrète, aisée à consulter excelle à la soutenir et à l'enrichir.

FARÈS SASSINE

DICTIONNAIRE AMOUREUX DES SAINTS de Christiane Rancé, *Plon, 2019, 800 p.*

Au sein des Saints

Le *Dictionnaire des saints* qui paraît aujourd'hui aux éditions Plon n'échappe pas à ce qui caractérise cette belle collection : il est à la fois un instrument de connaissance et de plaisir, un mélange harmonieux d'analyses sérieuses et d'anecdotes étonnantes. Nouvelle *Légende dorée*, on commence à lire distraitement cet épais ouvrage, et on ne le lâche plus, parcourant en désordre des articles variés, drôles parfois, passionnants assurément, qui touchent à l'invisible, au merveilleux et à la philosophie, ce qui ne peut nous laisser indifférent, même si l'on n'est pas croyant.

Auteur d'une douzaine de biographies ayant trait à la religion (Jésus, Thérèse d'Avila etc.), Christiane Rancé est animée par une foi érudite qui se sent à chaque page, mais sans apprêt. Elle est liée en tout cas à la famille de Rancé, dont le plus illustre membre fut Armand-Jean Le Bouthillier de Rancé (1626-1700), à l'origine de la réforme de la Trappe, et connu en littérature pour le récit que Chateaubriand fit de sa vie. Bon sang ne saurait mentir.

Les saints, Christiane en a même rencontré deux : mère Teresa et Jean-Paul II. Concernant celui-ci, elle écrit : « *Je n'oublierai jamais ni son visage ni son regard, et encore moins sa force.* (…) *Mais il était devant moi, et sa présence et ses paroles redonnaient sa dimension vivante à la basilique Saint-Pierre toute proche, par le seul tremblement de sa main qu'il calmait en serrant fermement l'accoudoir de son fauteuil.* »

C'est que le saint, tel qu'il se dégage des descriptions qu'elle fait de plusieurs d'entre eux (d'après ses calculs, il y en aurait 50 000 reconnus), est souvent d'apparence fragile, mais il cache derrière sa faible stature une force inouïe qui fait plier les plus puissants. Il faut lire l'article qu'elle dédie à Jeanne d'Arc pour comprendre ce que signifie la sainteté. Petite bergère inculte, menue, elle conduit Charles VII à son couronnement. Prisonnière, elle répond avec une sagesse étonnante aux questions pièges que lui pose Cauchon, le si bien nommé,

D.R.

ou plutôt non, car les cochons sont des animaux admirables. Après une faiblesse passagère, elle revient sur ses déclarations, sachant ce qui l'attend. Elle meurt avec courage, si bien que Christiane Rancé la compare à Jésus qui eut aussi la peur de l'abandon.

Mais cette faiblesse elle-même nous rapproche du saint qui nous offre l'espoir du paradis et le désir de nous améliorer. À l'entrée « Désir », on apprend que Saint Bernard de Clairvaux affirmait que les saints suscitent en nous le désir d'être mêlés à leur assemblée afin d'y connaître leur bonheur.

Il ne faudrait pas lire ce dictionnaire comme un simple délassement. Son auteur l'a écrit parce qu'elle est convaincue que « *jamais l'exemple des grandes saintes et des grands saints n'a été plus indispensable qu'en ce début de millénaire.* (…) *L'alternative est simple : ou la sainteté redeviendra une question d'importance, ou c'en sera fini, et la guerre de tous contre tous cédera à la défaite générale.* »

Cet ouvrage de plus de 700 pages aborde également – et ce n'est pas la partie la moins intéressante – les écrivains qui ont été hantés par la question de la sainteté, et d'abord Léon Bloy, le chrétien furieux, éructant, qui a eu des phrases sublimes qu'il faut lire. On croise Mauriac bien sûr, Huysmans pour quelques mots pénétrants qu'ils ont eus, Flaubert pour son merveilleux conte sur saint Julien l'hospitalier. Plus étonnant, Cendrars et… Baudelaire qui écrivit cette prière : « *Donnez-moi la force de faire immédiatement mon devoir et de devenir ainsi un héros et un saint.* »

Le saint cache derrière sa faible stature une force inouïe qui fait plier les plus puissants.

Plus anecdotique, on apprend d'où vient le mot « auréole », attribut indispensable des saints, venant du latin *aureola*, « couronne d'or », emprunté à *L'Odyssée* d'Homère où les héros grecs sont couronnés de halos d'or. Contraire du saint, le dragon, croyance du Grand Nord, devenu par la suite représentation du diable, créature des enfers, élevé par les sorcières ; il est par définition l'ennemi du saint. Marthe le terrasse en Provence. Marguerite avalée par le dragon lui déchire le ventre, et d'autres histoires encore.

Alors laissez-vous tenter, aurait-on envie de conclure, non pas par le diable, mais par cette somme écrite avec amour. Vous ne saurez plus à quel saint vous vouer !

HERVÉ BEL

Questionnaire de Proust à
Antoine Saad

D.R.

Journaliste à la MTV, éditeur (il a fondé la maison d'édition Saer el-Machreq) et écrivain, Antoine Saad a à son actif plusieurs ouvrages remarqués dont la biographie du patriarche Sfeir en trois volumes (dont deux déjà traduits en français et en anglais), *La Présence des chrétiens en Orient : un choix musulman* et *La Responsabilité de Fouad Chéhab dans l'accord du Caire*. On lui doit également les Mémoires de Fouad Boutros et ceux de l'abbé Boulos Naaman.

Quel est le principal trait de votre caractère ?
La persévérance.

Votre qualité préférée chez un homme ?
La droiture noble.

Votre qualité préférée chez une femme ?
La pudeur.

Qu'appréciez-vous le plus chez vos amis ?
Leur culture.

Votre principal défaut ?
Ne pas prendre soin des détails ou tout ce qui a trait aux apparences.

Votre occupation préférée ?
Lire en écoutant de la musique.

Votre rêve de bonheur ?
Une maison de campagne ayant un large espace pour mes livres et documents.

Quel serait votre plus grand malheur ?
La paralysie totale sans en perdre la conscience.

Ce que vous voudriez être ?
Journaliste et écrivain.

Le pays où vous désireriez vivre ?
L'Australie.

L'oiseau que vous préférez ?
Le pigeon.

Vos auteurs favoris en prose ?
Antoine de Saint-Exupéry.

Vos poètes préférés ?
Al-Moutanabi.

Vos héros dans la fiction ?
Bond, James Bond.

Vos compositeurs préférés ?
Brahms, Vivaldi et Mozart.

Vos héros dans la vie réelle ?
Les courageux humbles et intègres, tel le patriarche Nasrallah Sfeir.

Vos prénoms favoris ?
Sarah, Lara, Yara, Jad, Hanna et Joud.

Ce que vous détestez par-dessus tout ?
La lâcheté des arrivistes.

Les caractères historiques que vous détestez le plus ?
Les tyrans lâches qui exécutent les innocents.

Le fait militaire que vous admirez le plus ?
La campagne d'Hannibal qui a traversé les Alpes.

La réforme que vous estimez le plus ?
Établir une vraie justice sociale.

L'état présent de votre esprit ?
Serein.

Comment aimeriez-vous mourir ?
En paix, en dormant.

Le don de la nature que vous aimeriez avoir ?
La force physique.

Les fautes qui vous inspirent le plus d'indulgence ?
Tout ce qui ne résulte pas du choix des gens, tout ce qui n'est pas fait exprès.

Votre devise ?
« Le moi est haïssable. » Blaise Pascal.

Le clin d'œil

DE NADA NASSAR-CHAOUL

Poor little rich girls

D.R.

C'est l'un de vos plaisirs (coupables). Non, non, pas seulement les tablettes de chocolat au lait ou les politiquement incorrectes « têtes de nègre » de votre enfance à la crème blanche gluante, mais encore la dégustation de ces friandises régressives les samedis, lovée dans votre canapé préféré, en lisant les magazines dédiés aux « *Royals* », « *Point de vue* », « *Familles royales* », « *Noblesse et Royautés* » font vos délices et vous êtes imbattable non seulement sur la « Maison de France », mais encore sur la principauté du Lichtenstein, le Grand-Duché de Luxembourg et les lignées des princes de Hanovre et de Saxe-Cobourg (quel chic quand même, ce titre !). En somme, vous pourriez briguer le titre – peu contesté il faut dire – de Stéphane Bern de Beyrouth !

Mais depuis quelque temps, vous ressentez comme un malaise. Les tenues époustouflantes de vos princesses préférées, les robes longues à traînes et volants, les capelines à voilette, le taffetas, la moire et le satin « duchesse » ont totalement disparu des garde-robes royales. C'est ainsi que vous apprenez, consternée, que pour sa visite officielle dans un pays du Commonwealth, votre princesse préférée arborait une robe H&M comme la vôtre, des souliers Zara et un sac Mango tout à fait ordinaires ! Pire encore, l'une des reines européennes jadis reconnue pour son élégance, aurait « recyclé » (encore un mot à la mode, obsession écologique oblige) un manteau Gap de 2010, s'enorgueillissant de l'arborer pour un événement officiel ! Même votre grand-tante Asma, la plus avare de toutes, aurait hésité à le faire ! Et vos magazines sont remplis de photos de princesses en jeans, anoraks à capuches et godillots en train de bêcher dans leur jardin et de faire leurs courses à la supérette du coin, un bébé dans les bras, traînant elles-mêmes leur caddy comme tout un chacun.

Vous soupçonnez (chut !), que ces pauvres filles sont terrorisées par les Gilets jaunes. D'ailleurs, même madame Macron, à chaque fois qu'elle arbore une pauvre petite tenue un tant soit peu élégante, doit préciser au bon peuple de France, par communiqué officiel s'il vous plaît, qu'elle lui a été « *prêtée* » par un grand couturier « *français* ».

C'est décidé. Vous allez militer pour la fin de la République.

Essai

LES URGENCES D'UN HISTORIEN, CONVERSATION AVEC PHILIPPE PETIT de Christian Ingrao, *les éditions du Cerf, 2019, 136 p.*

L'histoire de soi-même

Les historiens se connaissent-ils eux-mêmes, ou, pour paraphraser une expression bien connue, connaissent-ils l'histoire qu'ils font ? On peut certes faire de savantes études d'historiographie à partir d'archives personnelles, quand elles ont été conservées, ce qui donne pour le moins à la profession la dignité d'être un objet d'études. Mais depuis quelques années, il existe une mine d'information nouvelle constituée par l'ego-histoire ou histoire de soi-même par soi-même. Cela est devenu même un exercice académique dans le cadre de l'obtention de la dignité suprême, l'habilitation à diriger les recherches.

Le moi étant haïssable, une confession d'historien risque souvent de se transformer en panégyrique de soi-même, d'où le recours, souvent fondé sur une connivence, de l'entretien qui semble être à bâtons rompus alors qu'il a été préparé et ensuite corrigé. Grand nombre d'entre nous, y compris l'auteur de ces lignes, sont passés par là. Cela a le mérite d'éclaircir ses idées même si c'est pour donner une cohérence à un trajet qui, sur le moment, ne donnait pas cette apparence.

© E.Marchadour

Mon ami Christian Ingrao, d'une génération plus jeune que moi (il est né en 1970), vient ainsi de se prêter à l'exercice en compagnie de Philippe Petit. S'il avait été dans mon champ d'études, il aurait pu être mon étudiant, mais il s'est intéressé à l'Allemagne nazie à un moment où elle commençait à ne plus appartenir à l'histoire du temps présent dans la mesure où il y a de moins en moins de gens qui l'ont connue.

Comme souvent chez les futurs historiens, il n'y a pas de traumatismes dans l'enfance, mais une rage de lire dans un milieu familial immergé dans la culture (mais non privilégié comme on voudrait le faire croire aujourd'hui). Ce provincial passe son enfance et sa jeunesse à Clermont-Ferrand, dans une ville qui commence à éprouver les affres de la désindustrialisation. Il ne connaît pas la voie des classes préparatoires et fait des études d'histoire en étant imprégné de marxisme à un moment où le bloc soviétique s'effondre.

En 1992, il part pour Paris pour faire une maîtrise d'histoire sur un sujet qui l'intéresse depuis longtemps, le rôle des intellectuels dans la SS. Il passe l'agrégation d'histoire et participe à la mouvance de l'Institut d'Histoire du Temps Présent (IHTP), que j'ai bien connue mais surtout à une époque antérieure. C'est là où tout se met en place à partir de la réflexion sur la violence de guerre et sur le passé qui ne passe pas : une histoire culturelle et anthropologique du nazisme, ce qui veut dire prendre au sérieux ce mouvement, non pas tant en ce qu'il a fait, évidemment connu, mais par ce qu'il a fait mouvoir.

Un long séjour en Allemagne où la réunification allemande permet d'accéder à de considérables fonds d'archives jusque-là indisponibles et l'entrée comme chercheur à l'IHTP lui permettent d'entamer son œuvre scientifique. Son premier livre, *Les Chasseurs noirs*, est une monographie consacrée à une unité de lutte contre les partisans qui est à la fois une reconstitution factuelle et un essai d'interprétation factuelle.

Mais les contingences professionnelles vont le conduire pour un certain nombre d'années à se consacrer à des fonctions de gestion de la recherche alors qu'il est durement éprouvé par une tragédie familiale. L'écriture historienne lui est interdite pour un certain nombre d'années. Ce n'est que ces dernières années qu'il a pu reprendre la plume.

La réflexion de Christian Ingrao, mise au point dans le cadre de l'histoire du nazisme, concerne évidemment bien d'autres champs, puisqu'elle porte sur la violence de guerre : « *Elle émane des conditions économiques, sociales, mentales, symboliques qui fabriquent la situation embrassée par les acteurs et doit par conséquent être soigneusement replacée dans une enquête contextuelle, sensible au politique, au social, à l'étatique et à l'institutionnel. Mais elle est aussi un symptôme, dont la production résulte d'un ensemble de discours et de pratiques sociales et politiques de légitimation, et qui s'agence en une séquence de pratiques massives, récurrentes, qu'il faut mettre en série et étudier dans sa dimension gestuelle avec les yeux de l'anthropologue.* »

HENRY LAURENS

Zeina Abirached

La terre, métaphore de la permanence

PALESTINE : MÉMOIRES DE 1948, JÉRUSALEM 2018 de Chris Conti et Altair Alcântara, préface de Rony Brauman, *Hesperus press, 2019, 243 p.*

C'est à travers dix-huit témoignages racontant la *Nakba* palestinienne et un recueil de photographies de Jérusalem que cet ouvrage restitue à la fois une mémoire des victimes et de leur résilience, et un portrait du quotidien de leur ville-symbole qui leur est devenue inaccessible.

Dans sa préface, l'ancien président de « Médecins sans frontières » Rony Brauman montre comment le voyage dans la mémoire des Palestiniens met à bas un mythe sioniste encore tenace : « *celui d'une terre aride, abandonnée, parcourue par quelques chameliers* (…), *que les nouveaux hébreux allaient faire fleurir* ». Il permet de voir la société palestinienne d'avant 1948, avec sa bourgeoisie et ses ouvriers, ses notables et ses paysans, ses intellectuels et ses militants. Brauman met aussi en lumière la violence du politicide opéré par les sionistes et défini par le sociologue Baruch Kimmerling comme un processus ayant pour but ultime « *la disparition du peuple palestinien en tant qu'entité sociale, politique et économique légitime* ».

Dans son introduction, Chris Conti, auteure des récits rassemblés, souligne que le livre « *a modestement consisté à s'effacer autant que faire se pouvait et à rendre la parole aux victimes de l'histoire de la Palestine* ». Parmi ces dernières, figurent les témoins directs de la *Nakba* qui commencent à se faire rares. D'où l'importance de ce travail avec les narrations des dix-huit hommes et femmes se remémorant leurs derniers jours chez eux, la guerre, les massacres, l'exil et « *la force dont ils ont dû faire preuve pour s'adapter à de nouvelles réalités* ». Leurs bouts de vie racontés à la première personne et accompagnés de portraits en noir et blanc, peignent des métiers, des responsabilités, des résistances, des itinéraires, des lieux, et surtout un attachement à la terre et à ses oliviers. Les récits de deux hommes exilés en Amérique latine (au Brésil comme au Chili) témoignent de leur côté comment la mémoire de 1948 est restée vivante même quand de nouvelles identités ont dû se construire très loin de la Palestine et du monde arabe.

D.R.

Le portrait de Majed Abu Sharar et son parcours politique au sein du Fateh, jusqu'à son assassinat à Rome en 1981, ajoutent aux témoignages une dimension politique qui va au-delà de l'engagement individuel. Elle amène au lecteur un éclairage sur des phases importantes de l'histoire du mouvement national palestinien, de sa longue et tragique lutte contre l'occupation et l'oubli.

Pour chaque Palestinien, « *Jérusalem est empreinte d'une importante charge symbolique, identitaire et mémorielle* », d'autant qu'elle est occupée, colonisée et interdite à la majorité des Palestiniens aujourd'hui. C'est pour cela que la ville fait l'objet dans la deuxième partie de l'ouvrage d'un recueil photographique en couleur « *pour une approche actuelle* » affichant des scènes de sa vie en 2018.

Enfin, le texte de la chercheure Falestin Naili (contributrice à ce travail) rappelle que les mémoires constituent un pilier important de tout récit dont l'objectif serait « *de rétablir la justice et d'ouvrir sur une histoire des possibles* ». Si depuis 1948 ce fut une nécessité au regard du politicide qu'ont subi les Palestiniens, il l'est encore plus en 2019 alors que les politiques du Premier ministre israélien Benyamin Netanyahou et du président américain Donald Trump visent à liquider définitivement ce qui reste de leurs droits politiques et territoriaux...

Ziad MAJED

La démocratie submergée

CRISE, VIOLENCE, DÉ-CIVILISATION de Hamit Bozarslan, *CNRS éditions, 2019, 480 p.*

Dans son dernier ouvrage, *Crise, violence, dé-civilisation*, l'historien et spécialiste du Moyen-Orient, Hamit Bozarslan décortique le processus conduisant à la dé-civilisation tout en mettant en relief l'histoire du continent européen et celle du Moyen-Orient, passant d'un espace à un autre, faisant ressortir les points communs, les dissonances et spécificités, et apportant par là même un éclairage des plus percutants aux événements les plus récents. Les références ne manquent pas, loin de là ; l'auteur accorde notamment une large place à l'historien-géographe du XIVe siècle, précurseur de la sociologie, Ibn Khaldoun, qui est revenu sur la naissance et la disparition des empires arabes, « *submergés par les barbares venus des marges* »…

À travers ce livre, Bozarslan fait preuve d'une grande lucidité. Là où la démocratie perd du terrain, la capacité critique laisse peu à peu place à une forme de certitude doublée de ce que l'on pourrait aisément qualifier de « cécité intentionnelle ». Les drames – passés et actuels – seraient indissociables de cet abandon de la posture critique et de la perte de la capacité à percevoir le monde dans sa complexité et sa pluralité.

L'individu s'efface au profit de la massification, une des marques de dé-civilisation. Face à la perte de repères, l'individu n'aura de cesse de vouloir trouver du sens. Cette quête peut passer par les théories complotistes. La plupart des tragédies collectives (des génocides aux purges en passant par les camps de rééducation…) se nourrissent âprement de ces théories apportant une justification à la folie meurtrière et à la violence qui se déchaînent et ce quelle que soit l'idéologie motrice sous-jacente ! Ces théories alimentent les tendances les plus extrêmes, du nazisme au jihadisme, en passant par le stalinisme, le baassisme… en même temps qu'elles se révèlent une menace pour la démocratie en mettant à jour ses failles et ses contradictions. L'individu cherche à combler un monde vide de sens. Les institutions démocratiques ne sont plus un rempart efficace.

Ce qui menace la démocratie c'est aussi l'essoufflement, le désinvestissement et la fatigue sociale. L'Europe est tombée dans une sorte de routine incapable de créativité. Les démocraties européennes apparaissent fragiles, divisées et conditionnées par le court terme… Elles sont confrontées à l'accélération du temps en même temps qu'à l'élargissement de l'espace. Sans capacité critique, sans défi lancé à elle-même, toute société est condamnée à perdre le feu sacré.

La crise, la violence et la dé-civilisation sont les clés de voûte développées dans ce livre ; celles-ci ne doivent pas être vues comme une fatalité, elles ne conduisent pas nécessairement au chaos. Sans pour autant céder à la panique, il faut rester vigilant et s'inquiéter de toute fragilisation de la démocratie autant que la remise en question de la « civilisation » en général.

La dé-civilisation, ce n'est pas la disparition d'une civilisation en particulier, mais bien cette perte de repères, de la confiance de la société en elle-même, et de fait l'incapacité à envisager un avenir possible… Le déficit de mémoire collective d'une société conduit à la dé-civilisation. Il est clair qu'une société en proie à une violence sans fin, entraînant un vide profond, s'engouffre dans cette voie menant à cette dé-civilisation ; ce qui a été vrai durant la période de la Terreur en France l'est pour l'Irak, l'Afghanistan, la Syrie aujourd'hui. Sans aller jusqu'à la violence sans fin et quotidienne, la politique de purge, comme c'est le cas en Turquie, épuise la société. Dans ce cas précis le sens disparaît, détruisant toute capacité cognitive d'une société.

« *Nous savons que si le passé éclaire le présent, il ne détermine pas et ne doit pas déterminer pour autant l'avenir, qui reste, toujours, à construire.* »

Ce livre appelle à ne pas céder au fatalisme. La mobilisation est plus que jamais nécessaire…

Carole ANDRÉ-DESSORNES

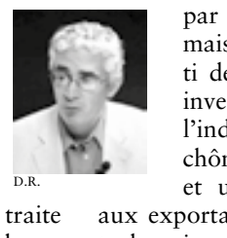
Quel avenir pour l'Algérie ?

L'ALGÉRIE EN 100 QUESTIONS d'Akram Belkaïd, *Taillandier, 2019, 314 p.*

L'histoire récente de l'Algérie est beaucoup plus complexe et tourmentée que celle de ses deux voisins, le Maroc et la Tunisie. Après une longue et douloureuse guerre d'indépendance (1954-1962), le pays a subi un régime autoritaire soutenu par l'armée puis, après un bref retour à la démocratie, une interminable guerre civile opposant le pouvoir aux islamistes (1992-2000). Cette année, le départ précipité du président Bouteflika, en place depuis 1999, a ouvert une nouvelle période d'agitation et d'incertitudes.

Akram Belkaïd, journaliste au *Monde diplomatique* et collaborateur de TV5, s'est efforcé, avec succès, de cerner les différents aspects d'une réalité algérienne qui est bien difficile à analyser pour un observateur extérieur, en raison de l'opacité du pouvoir. Pour cela, il pose une centaine de questions, portant sur tous les aspects de la vie d'un pays de 40 millions d'habitants, qui est un acteur important de la vie internationale en raison de sa position géographique proche de l'Europe et au cœur du Maghreb.

L'auteur évoque d'abord l'histoire de l'Algérie, royaume berbère à l'origine, soumis à des influences arabes, turques et enfin françaises. Il rappelle aussi l'étonnante évolution de l'Algérie indépendante, ralliée à partir de 1962 à un socialisme proche du modèle soviétique puis progressivement soumise à la montée en puissance des courants islamistes. La guerre civile, ce qu'on a appelé les années noires, a montré la force de ces courants qui ont suscité une véritable renaissance de l'islam à partir des années 80. La corruption généralisée et les échecs économiques du régime ont aussi contribué à nourrir le mécontentement de la population qui s'est tournée vers le FIS (Front islamiste du salut) en 1992, provoquant une réaction brutale de l'armée et des services de renseignement et la mise hors la loi du parti islamiste.


D.R.

Le livre est loin de se limiter aux sujets politiques. Il traite aussi des différents aspects de la société. Une jeunesse partagée entre son profond attachement au pays et son désir de partir pour échapper à un système sclérosé et sans perspectives. Il est vrai que les données démographiques et économiques sont plus que préoccupantes. Tout d'abord, la fin des années noires a été marquée par une remontée des naissances, contrastant avec le ralentissement constaté au Maroc et en Tunisie ; on estime que la population pourrait s'élever à 50 millions en 2022 alors que le pays a un déficit d'infrastructure et que l'économie ne suit pas. Les gouvernements successifs marqués par la corruption n'ont jamais pu en effet tirer parti de la rente pétrolière et investir efficacement dans l'industrie. Il en résulte un chômage massif des jeunes et une dépendance totale aux exportations de gaz et de pétrole puisque le pays doit importer massivement les biens de consommation faute d'une activité manufacturière dynamique comme c'est le cas en Tunisie. En revanche, l'auteur rappelle que, contrairement aux idées reçues, l'agriculture se développe et satisfait environ 60% des besoins du pays.

Dans ce climat étouffant, la vie culturelle peine à s'exprimer. Les auteurs algériens se font éditer en France. La musique est très vivante et populaire mais elle est violemment critiquée par les religieux. Il en va de même pour le cinéma. Les réalisateurs de talent sont trop souvent contraints de se réfugier dans l'ancienne métropole.

Dans ces conditions quel est l'avenir de ce pays à la fois potentiellement riche et déchiré par une crise latente ? L'auteur a terminé son livre avant la décision de départ de Bouteflika mais il apporte un éclairage informé et pertinent sur le présent et l'avenir. Il montre bien que le système Bouteflika ne pouvait plus durer en raison de l'état de santé du président paralysé et impotent. Il souligne le mécontentement de la population sceptique face à une classe dirigeante dominée par les militaires et les services de renseignement. L'Algérie est désormais à la croisée des chemins et devra accepter de profonds changements. Il reste à savoir si ce pays tourmenté et divisé se tournera vers plus de démocratie ou rappellera au pouvoir les mouvements islamistes. Akram Belkaïm évite de trancher mais souligne l'influence croissante de la religion.

Antoine DE TARLÉ

L'islam et la propagande nazie

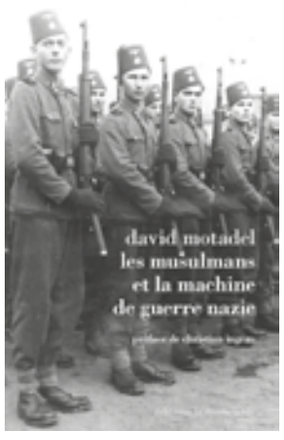
LES MUSULMANS ET LA MACHINE DE GUERRE NAZIE de David Motadel, *La Découverte, 2019, 322 p.*

C'est un aspect de l'Histoire qui demeura longtemps éclipsé par ses grandes lignes. Et pourtant, la Seconde Guerre mondiale a mobilisé de vastes parties du monde musulman. En Afrique du Nord et en Asie du Sud-Est, environ 150 millions de musulmans étaient gouvernés par les Français ou les Britanniques, tandis que plus de 20 millions étaient sous l'autorité de Moscou. Au plus fort de la guerre, les principales puissances de l'Axe, ainsi que les Alliés, prirent conscience de l'importance stratégique et politique de l'islam : le Japon s'avançait dans les pays musulmans d'Asie du Sud-Est et les troupes allemandes pénétraient les territoires musulmans des Balkans, d'Afrique du Nord, de Crimée et du Caucase, se rapprochant ainsi du Moyen-Orient et de l'Asie centrale.

Jusque fin 1941, les autorités berlinoises étaient convaincues que « *la victoire était imminente* ». Ce n'est donc qu'au tournant de la guerre, en 1942, que Berlin se mit à promouvoir une alliance avec le monde musulman contre ceux désignés comme leurs ennemis communs : l'Empire britannique, l'Union soviétique et les juifs.

« *Les Allemands se présentaient comme des amis des musulmans et les défenseurs de leur foi. Simultanément, ils se mirent à recruter des dizaines de milliers de musulmans dans la Wehrmacht et dans les rangs des S.S.* » Ainsi ont-ils écarté « *certains de leurs préjugés racistes et tenté d'instrumentaliser l'islam – religion que Hitler et Himmler notamment admiraient car ils la jugeaient autoritaire, fanatique et conquérante – pour en faire une force politique ralliée à leur cause. Les musulmans sont donc devenus la cible d'une propagande acharnée* ».

Propagande. Un mot qui revient comme un leitmotiv. Les autorités allemandes fondèrent plusieurs institutions musulmanes, comme l'Institut islamique central *Islamisches Zentralinstitut* de Berlin, inauguré en 1942, et mobilisèrent en faveur de leur cause de nombreux chefs religieux à travers le monde musulman. Des politiques religieuses, soutenues par une « *véritable propagande* », furent mises en œuvre en vue d'accroître le contrôle social et politique dans les territoires occupés et les zones de combat ainsi que pour susciter la révolte des musulmans au sein des territoires et des armées ennemis. La propagande allemande s'appuyait sur les institutions et les autorités religieuses musulmanes existantes. Elle mobilisait la rhétorique et les impératifs de la religion, ainsi que les textes sacrés et l'iconographie musulmane afin de conférer une légitimité religieuse au projet d'implication des musulmans dans la guerre.



La religion était, en effet, considérée comme « *une source d'autorité capable de légitimer l'engagement dans un conflit, voire de justifier la violence* ». Selon un rapport de 1943, « *la religion mahométane, associée à de bonnes rations, était un pilier essentiel du moral des troupes et de la discipline* ». Les rituels et les libéralités religieux accordés par le Reich aux combattants musulmans (respect du ramadan, des interdits alimentaires, de l'abattage rituel et des prières quotidiennes) firent l'objet d'une « *vive attention* » des hiérarchies allemandes. Ces politiques présentaient globalement « *une cohérence remarquable* ». Une cohérence d'autant plus méritoire qu'elle réussit à masquer un paradoxe inhérent au nazisme ; le déterminisme nazi statuant quant à l'infériorité raciale des peuples non européens, et tout particulièrement arabes et indiens. De plus, les Arabes étaient « *aux yeux des nazis, des Sémites au même titre que les Juifs* ».

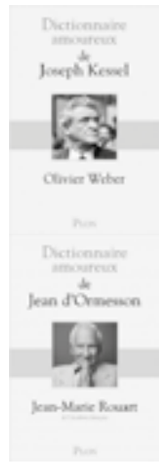
Professeur d'Histoire à la London School of Economics and Political Science, David Motadel s'est appuyé sur la consultation d'archives d'État nazies inédites issues de trente collections dispersées dans quatorze pays. À la quantité s'ajoute la diversité des sources : journaux, revues scientifiques, sources radiophoniques… Ce qui explique que ce livre revisite l'histoire du nazisme en passant par un chemin de traverse et en l'éclairant d'un jour nouveau. Au-delà de son aspect historique inédit, l'analyse de Motadel nous interroge sur la manipulation contemporaine (politique ou religieuse) des masses.

Lamia EL-SAAD

À lire

La rentrée littéraire chez Grasset
Il est déjà question de la prochaine rentrée littéraire ! Chez Grasset, plusieurs romans sont programmés fin août dans cette perspective, à savoir : *Une joie féroce* de Sorj Chalandon, *Civilizations* de Laurent Binet, *Rouge impératrice* de Leonora Miano, *Les Jungles rouges* de Jean-Noël Orengo, *À la demande d'un tiers* de Mathilde Forget et *Orléans* de Yann Moix.

• • • • • • • • • • • •

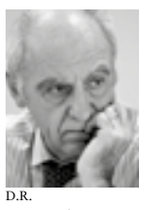
Joseph Kessel et Jean d'Ormesson

Dans la fameuse collection des « Dictionnaire amoureux » chez Plon, on annonce le *Dictionnaire amoureux de Jean d'Ormesson* par l'académicien Jean-Marie Rouart et le *Dictionnaire amoureux de Joseph Kessel* par Olivier Weber, grand reporter au *Point* et biographe de Lucien Bodard.

• • • • • • • • • • • •

Françoise Nyssen se raconte

© Samuel Kirszenbaum
Responsable des éditions Actes Sud, passionnée de livres, Françoise Nyssen est parachutée au ministère de la Culture dans le premier gouvernement de l'ère Macron. Femme discrète de nature, elle se retrouve confrontée à une vie politique d'une rare violence qu'elle raconte, entre autres, dans *Plaisir et nécessité* qui sort le 5 juin chez Stock.

• • • • • • • • • • • •

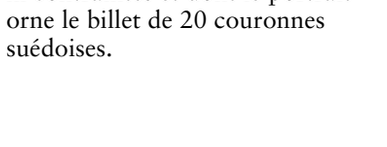
Les soldats français au Liban

D.R.
Journaliste à l'AFP, auteur d'une *Histoire du Liban* qui a obtenu le prix Phénix, Xavier Baron signe un album intitulé *Regards sur le Liban* qui raconte, à travers des photos saisissantes tirées des archives, la présence des soldats français dans la guerre du Liban (1975-1990). Coédité par Gallimard et le Musée de l'Armée, il sera en librairie le 26 septembre prochain.

• • • • • • • • • • • •

Dans les coulisses de Daech

Meurtre à Raqqa de Yannick Laude vient tout juste de paraître chez Albin Michel. Il met en scène un flic kurde communiste, Merwan, qui infiltre les hautes sphères de Daech au péril de sa vie. Une enquête haletante, aux multiples rebondissements, dont l'humour n'est jamais absent.

À voir

Cœurs ennemis


Adapté du best-seller de Rhidian Brook *Dans la maison de l'autre*, le film *Cœurs ennemis* (*The Aftermath*) est en salles. Il a pour interprètes principaux Jason Clarke, Alexander Skarsgard et la remarquable Keira Knightley.

• • • • • • • • • • • •

Astrid

La créatrice de *Fifi Brindacier*, la Suédoise Astrid Lindgren, est le sujet d'un biopic intitulé *Astrid* qui vient de sortir en salles. On y découvre une anticonformiste féministe qui vivait sans parents ni contraintes et dont le portrait orne le billet de 20 couronnes suédoises.

Marie Gauthier et la mécanique du désir

Le 7 mai 2019 a été décerné le Goncourt du premier roman, remis à Marie Gauthier pour *Court vêtue*, paru en janvier chez Gallimard, dans la collection « Blanche ». Le vers de La Fontaine, mis en exergue dans le récit, amorce l'élan narratif, qui met en scène deux adolescents qui s'éveillent à la sensualité, dans un bourg endormi et poussiéreux. Félix, envoyé en apprentissage chez « *le père au mégot* », loge dans la maison du cantonnier, où il rencontre sa fille de seize ans, Gilberte, dite Gil. L'héroïne, employée au supermarché du village, connaît une vie sexuelle débridée. « *Ensuite les hommes étaient arrivés en nombre.* (...) *Elle voulait que ça marque son corps d'une certaine manière. Que ça devienne le signe d'un passage. Que ça vive en elle sous la jupe, sous les chemisiers clairs. Elle n'y pouvait rien. Elle n'offrait aucune résistance, se perdait dedans.* (...) *Elle voulait franchir une frontière.* (...) *Elle allait suivre sa pente dans ce bourg aride, dans cette terre brûlée.* »

La quête de dépassement et d'absolu prend la forme d'un perpétuel jeu de séduction étourdissant. « *Elle était traversée par quelque chose qu'elle ne pouvait pas dire, qui était bizarre, qui ne tenait pas dans la chambre de jeune fille, ni dans la maison, qui sautait les murs, les frontières et la conduisait à la rivière.* (...) *Elle voulait sentir les regards posés sur elle, être alerte, disponible. Il fallait que le désir ne s'arrête jamais. Une folie qui la rendait gaie, la faisait rire.* » Félix, qui est un peu plus jeune qu'elle, est fasciné par la présence physique de la jeune fille, qu'il observe et épie, donnant lieu à une érotisation du quotidien délicieusement rendue par une écriture juste, suggestive et contenue. Au fil des pages se dessinent les mystérieux ressorts du désir et sa mécanique d'enchantement. « *Une attraction semblable à la force centrifuge s'était emparée de lui. Quelque chose de subtil l'avait saisi, les vibrations des fenêtres, l'arbre de la cour, les grincements de l'escalier. En fait c'était l'accord mystérieux entre un lieu et une fille.* »

Dans ce roman d'apprentissage, Félix va expérimenter le « *jeu cruel* » de l'attirance des corps et s'éloigner des rives de l'enfance. « *Il était peut-être venu ici pour ça, attendre une fille, avoir peur qu'elle ne revienne pas et s'ouvrir au pouvoir des mots* », ce que le lecteur fait avec une certaine volupté, au fil du récit, dont la saveur fraîche et acidulée évoque l'irrépressible élan de la jeunesse, et sa fragilité.

Nouvelle dans le paysage littéraire français, vous venez de recevoir une belle gratification avec le Goncourt du premier roman. Comment êtes-vous arrivée dans le monde de l'écriture ?

J'ai commencé à écrire à l'adolescence, je tenais des carnets, et cela fait une dizaine d'années que j'essaie de passer à une étape plus sérieuse, tout en étant comédienne et modèle pour des peintres ou des sculpteurs. Je suis finalement arrivée à un manuscrit qui me plaisait, et je l'ai envoyé. Je ne m'attendais pas à recevoir le Goncourt du premier roman, ça a été merveilleux : j'avais eu de bons échos dans la presse, mais le miracle a été le très bel article de Bernard Pivot dans *Le Journal du dimanche*, intitulé « Que le désir ne s'arrête jamais », qui est paru deux jours avant. J'ai beaucoup aimé ce qu'il disait sur mon livre, mais je n'ai pas su comment l'interpréter, car il ne parlait pas au nom de toute l'Académie. J'ai ensuite été ravie de rencontrer le jury, comme Didier Decoin, Patrick Rambaud, Paule Constant, Philippe Claudel...

Quelles sont les sources de ce récit initiatique ?

Mon texte doit être un peu lié aux écrits qui l'ont précédé, notamment mon personnage féminin qui avait commencé à se dessiner et à se projeter dans mon précédent manuscrit. Je voulais parler de l'adolescence, c'est un sujet qui devait être important pour moi. C'est assez mystérieux ; quand les esquisses

© F. Mantovani / Gallimard

de mes personnages sont venues, j'ai décidé de creuser une petite chose, une ambiance, et j'y suis allée ! Mon roman n'a rien d'autobiographique, j'ai sciemment choisi des personnages éloignés de moi par l'âge, ça permettait de prendre de la distance. Mais je suppose que ce que je mets dans mon récit correspond à ce qui me touche, ce que j'aime, ce que j'ai envie de dire... Dès le départ, j'avais mes protagonistes, le nœud diégétique, et une forme d'élan, dont l'énergie correspond assez bien au vers de La Fontaine.

> « J'ai fait beaucoup de théâtre, j'aime la tragédie, les cris de douleur, et la fin faisait partie de l'histoire dès le départ. »

Avec* « les sentiers de castine éblouissants, les petits murets autour des jardins, l'arche du pont, le cimetière des cyprès, la salle des fêtes et son drapeau » *en arrière-plan, votre roman s'ancre dans la ruralité, cette France périphérique qui a fait l'actualité ces derniers mois. Dans quelle perspective est-elle traitée ?

J'ai grandi dans un bourg, près de Saint-Julien-en-Genevois, en Haute-Savoie, et je le porte en moi. Si mes personnages ne sont pas vraiment des laissés-pour-compte, on sent une forme d'ennui de la province, une sorte de désœuvrement, aucun d'eux n'a fait de grandes études... Je les aime néanmoins parce qu'ils portent une envie de vivre, quelque chose qu'on a tous en commun, qui n'est pas lié au milieu d'où l'on vient. Je n'ai pas cherché à faire quelque chose sur la ruralité, j'ai voulu exprimer ce que je ressens de l'adolescence, de l'éveil de sens, de l'attirance pour quelqu'un d'autre, dans un village de province, à un âge où on ne possède pas encore vraiment la langue, où on n'est pas capable de faire un grand discours. Ce qui m'intéressait et que je voulais transcrire, c'était leur présence au monde, les chamboulements intérieurs qu'ils exploraient.

Vos personnages semblent exister surtout physiquement, Gil en particulier. Le corps n'est-il pas le premier vecteur de communication entre les protagonistes ?

Pour Gil, le corps est un espace d'exploration des différents ressentis de l'adolescence ; sa magie va être de vouloir l'expérimenter d'une manière un peu pleine, totale, comme un défi de vivre l'existence, où elle ne veut pas perdre une seconde. Elle fait des choses osées, par choix, et vit ce qui lui arrive d'une manière exaltée, qui n'a rien d'intellectuel. Félix aussi expérimente l'éveil des sens, mais sa perception est un peu différente, je lui ai mis un petit texte qui traîne dans sa poche et qu'il emporte partout, il amène l'amour de la littérature.
Au fil du roman, les différents hommes que croise Gil reflètent un éventail de ce que peut être la sexualité, une réalité parfois crue, brutale, violente. L'histoire se passe en plein été, sous une chaleur écrasante, les corps sont plus visibles, et la torpeur du sud amène une énergie particulière.

La mécanique du désir structure tout le récit. N'est-elle pas le vecteur d'une érotisation du quotidien qui mène au fantasme ?

Le désir est au cœur de la narration : Gil suscite le désir des autres hommes, d'où un engrenage d'attirance, de consommation, d'action et d'exploration, avec une dimension parfois brutale. L'écriture reflète bien une érotisation des gestes du quotidien, et c'est aussi un des plaisirs de l'existence de vivre le moment, de s'arrêter et de simplement sentir la présence de l'autre. Cela passe par des choses qui semblent sans importance ; l'amour arrête le temps, il a un côté révolutionnaire, en allant à l'encontre du mouvement du monde et en s'attardant sur la beauté d'un geste anodin.

Quel est le sens du dénouement tragique ?

J'ai fait beaucoup de théâtre, j'aime la tragédie, les cris de douleur, et la fin faisait partie de l'histoire dès le départ. Il me tenait à cœur que ce qui était vécu soit immense et marqué par la perte, que ce soit un arrachement, foudroyant, beau et en même temps brutal, comme si tout ce que vous avez de mieux doit vous être enlevé. Beaucoup de lecteurs m'interrogent sur les dernières lignes du récit et certains regrettent l'issue tragique. Je voulais écrire l'amour et sa douleur, l'amour et la perte… ça me paraissait forcément lié. Ce n'est absolument pas la condamnation du mode de vie de mon héroïne qui est en jeu.

« Il fouillerait sa mémoire le stylo à la main, pour retourner aux réveils du matin, à ces moments dans la maison fraîche encore de la nuit. » ***Si le roman célèbre la puissance du langage par une langue dense et charnue, le texte est quasiment dépourvu de dialogue. Est-ce lié à votre perspective narrative, qui est avant tout de plonger dans l'intimité des êtres ?***

Félix découvre le pouvoir du mot et il s'en émerveille ; ce n'est ni une force ni une faiblesse, mais ça va le pousser à faire l'effort de garder une trace de ce qui a été vécu. Je me découvre moi-même en train d'écrire des livres et pour l'heure, je ne suis pas une dialoguiste ! Je voulais relever l'intériorité et la transcrire le mieux possible. C'étaient des choses sensibles mais pas décidées, et elles ont pris une forme adaptée à l'écriture de l'intime.

Propos recueillis par
Joséphine HOBEIKA

COURT VÊTUE de Marie Gauthier, *Gallimard, 2019, 112 p.*

Romans

L'autobiographie sexuelle de Mishima

CONFESSIONS D'UN MASQUE de Yukio Mishima, traduit du japonais par Dominique Palmé, *Gallimard, 2019, 240 p.*

Il y a des livres qui sont des substituts du suicide : on les écrit pour ne pas se tuer, ou plutôt pour se tuer métaphoriquement au lieu de le faire littéralement. C'est le cas de *Confessions d'un masque*, initialement publié en 1949. À propos de ce roman autobiographique qui l'a immédiatement rendu célèbre dans le Japon de l'après-guerre alors qu'il n'avait que vingt-quatre ans, Yukio Mishima, dans une note introductrice, avait dit : « *Écrire cette œuvre, c'est évidemment mourir à l'être que je suis, mais j'ai aussi l'impression, au fil de l'écriture, de recouvrer peu à peu ma vie.* (…) *avant d'écrire cette œuvre la vie que je menais était celle d'un cadavre. À l'instant même où, grâce à cette confession, s'accomplissait ma mort, la vie a rejailli en moi.* »

D.R.

De ce roman sur les efforts désespérés d'un jeune homme pour nier son homosexualité, une nouvelle traduction française, signée Dominique Palmé, vient de paraître aux éditions Gallimard. La seule dont on disposait jusqu'à présent date de 1971, et elle avait été faite à partir d'une traduction anglaise du livre. C'est ce qui explique peut-être les grandes divergences entre ces deux versions, chacune semblant être l'œuvre d'un auteur différent. Alors que la première traductrice, Renée Villoteau, avait transposé le texte de Mishima en un français trop élégant et plutôt terne, sans nulle aspérité, gommant ainsi les idiosyncrasies stylistiques de même que les écarts par rapport à la langue académique que tout grand écrivain est amené à commettre, Dominique Palmé nous offre une traduction d'une beauté dérangeante et qui allie paradoxalement la sobriété à la flamboyance.

Confessions d'un masque est un roman d'apprentissage quelque peu singulier, où le narrateur sait presque d'entrée de jeu ce qu'il a besoin de savoir et s'acharne vainement à l'effacer tout au long de son adolescence et jusqu'au début de son âge adulte. Enfant maladif, anxieux et surprotégé par sa grand-mère, Kôchan se sent très tôt, dès l'âge de quatre ou cinq ans, fasciné par un certain type d'hommes appartenant aux classes populaires et qui débordent de virilité : vidangeurs, conducteurs de tramway, soldats. Parallèlement, il s'adonne à des rêveries sanguinaires où les princes des contes de fées sont torturés, déchiquetés, tués, dévorés. Kôchan a une vague intuition de sa différence ; et lorsqu'il se trouve avec d'autres enfants, il se force à jouer le rôle qu'on attend de lui : celui de « vrai petit garçon ».

Un jour, à l'âge de douze ans, en feuilletant un livre d'art, il tombe sur la reproduction d'un tableau représentant Saint Sébastien presque nu, ligoté et transpercé de flèches. Ébloui par la beauté de ce corps, il se masturbe pour la première fois et découvre la vraie nature de son désir. Il se sent lamentable.

Dès ce moment, sa vie se scinde en deux univers distincts, séparés par un abîme infranchissable : d'une part, ses « *mauvaises habitudes* » (la masturbation) nourries par des fantasmes extrêmement sadiques où des jeunes hommes, beaux et musclés, sont soumis à des tortures effroyables ; et d'autre part, le masque de la normalité (et de l'hétérosexualité) qu'il se contraint à porter aux yeux du monde, mais auquel il finit par s'identifier au point de le garder même dans sa solitude. Ainsi en arrive-t-il à considérer ses désirs et fantasmes comme n'appartenant pas à sa vraie vie, comme une part négligeable de lui-même et de laquelle il lui serait aisé de se défaire. De même, lui qui n'a jamais éprouvé ne serait-ce que l'ébauche d'une attirance sexuelle pour une femme, il se convainc qu'il est amoureux de la sœur d'un camarade de classe avec laquelle il aura une relation platonique de plusieurs années pour enfin se rendre compte que cette jeune femme n'est que l'incarnation de son « *amour pour la normalité* ». Mais il ne rompt pas avec elle et persévère dans cette duplicité qui pourtant l'écartèle, vivant dans une solitude extrême, torturé par ses désirs qui s'obstinent à ne pas vouloir disparaître. Il pense souvent au suicide.

Écrire ce livre, se confesser publiquement, fracasser son masque… C'était peut-être sa seule chance de salut.

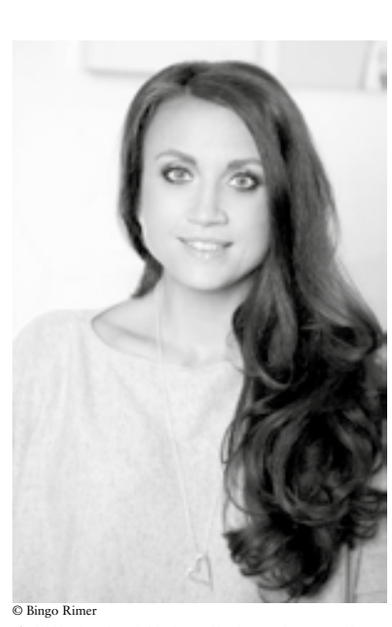
Tarek ABI SAMRA

La vengeance se cuisine à feu lent

LA CAGE DORÉE de Camilla Lackberg, *Actes Sud, 2019,350 p.*

Plus qu'une tradition, le « *Polisroman* » est une telle spécialité suédoise qu'en 1993, tandis que Stockholm célébrait le centenaire du genre, de nouveaux auteurs continuaient à s'inscrire dans la lignée de leurs prédécesseurs avec encore plus de succès. Dans la foulée des Liza Maklund, Kjell Erikson et Stieg Larsson, Camilla Lackberg, née en 1974, fait figure de benjamine. Depuis le début du millénaire, pourtant, ses livres la placent parmi les écrivains les plus vendus en Europe. À titre d'exemple, les ventes de son *Tailleur de pierre*, paru en français en 2009 chez Actes Sud, dépassent les 20 millions d'exemplaires avec des traductions dans une cinquantaine de pays. *La Cage dorée* est son nouveau *page turner*. À la différence que ce roman n'implique ni la romancière Erica Falck, ni l'inspecteur Patrik Hedström, les deux héros de sa trilogie dont *Le Tailleur de pierre* est le 3e volet.

La Cage dorée est un roman noir sur l'autonomisation féminine qui alterne trois périodes de la vie de Faye. Cette anti-héroïne va réussir à recouvrer son amour-propre après avoir touché le fond. Mais à quel prix ? On évolue à ses côtés dans la haute société suédoise, où évoluent plus de nouveaux riches que d'aristocrates. On y découvre les comiques ressemblances propres à ce milieu dans le monde entier : obsession des marques, fêtes ostentatoires, orgiaques anniversaires d'enfants, patriarcat arrogant, épouses érigées en images de marque, maris incapables de


© Bingo Rimer

fidélité, imbibés d'alcool et d'orgueil, tyranniques et, au fond, totalement dépravés. Faye vient d'une famille pauvre, elle a souffert de la terrible violence de son père, elle est seule au monde. Mais elle est douée pour les études et se révèle un génie du commerce et de la finance. C'est elle qui aide son mari à se lancer, à créer sa multinationale. Mais trop amoureuse de cet homme, elle se résigne à satisfaire son bon vouloir, renonce à ses propres ambitions professionnelles, se tient à l'écart de l'entreprise et s'enferre dans une vie creuse de femme au foyer, maman d'une petite fille dont la seule distraction consiste à « *s'occuper de la maison* » et prendre le thé avec d'autres épouses de sa condition. Évidemment il la trompe. Évidemment, elle se sent coupable de cet abandon, se croit délaissée parce qu'elle se néglige et prend de l'âge et du poids tandis que lui, entre deux aventures, mate des films pornos impliquant des adolescentes. Arrive fatalement le jour où, devant partir une petite semaine avec sa fille, elle rebrousse chemin à cause d'un contretemps, rentre à la maison alors que son mari ne s'y attend pas, pousse la porte de sa chambre et le trouve en pleine scène intime avec son assistante. Le couple se sépare. Les arrangements de leur mariage ayant été établis à la défaveur de Faye, la trentenaire doit repartir à zéro. C'est sur ce défi que se construit l'intrigue, avec des retours en arrière vers l'enfance de l'héroïne et sa vie d'étudiante, entrecoupant les épisodes du temps actuel du roman. Elle va se venger. Lentement, patiemment, avec la persévérance et l'endurance qui ont toujours fait sa force. Elle va se reconstruire avec l'aide et la complicité de dizaines de femmes qui ont vécu les mêmes frustrations, en jouant précisément la carte de ces frustrations. Luxe monogrammé, cynisme et violence feraient parfois penser à un Brett Easton Ellis au féminin, si l'on n'entendait au fond cette corde mineure, jouée avec lancinance dans les flash-backs sur l'enfance de l'héroïne ou les scènes de tendresse et d'amitié féminine. On est parfois exaspéré d'entendre le mot « démonstrativement » faire son tue-l'amour et couper le fil de la lecture. Il faudrait le retirer en cas de réédition. Bien ficelé, *La Cage dorée* contient par ailleurs tous les ingrédients d'un excellent roman de plage.

> Luxe monogrammé, cynisme et violence feraient parfois penser à un Brett Easton Ellis au féminin.

Fifi ABOU DIB

Rachid el-Daïf célébrant la fin de la vie sexuelle

KHATA' GHAYR MAKSŪD (UNE FAUTE INVOLONTAIRE) de Rachid el-Daïf, *Dar al-Saqi, 2019, 184 p.*

Khata' ghayr maksūd (Une faute involontaire) de Rachid el-Daïf est un livre de confessions miréelles, mi-fictives, dont la lecture provoque un certain malaise. C'est que non seulement l'auteur (qui est également le narrateur et le protagoniste) nous livre des fragments crus de sa propre intimité, mais semble, de plus, se délecter à tracer, dans l'esprit du lecteur, l'image la plus défavorable possible de lui-même.

Ayant dépassé les soixante-dix ans, Rachid sait qu'il n'a plus rien à attendre de la vie hormis une décrépitude lente et progressive. Sa mémoire commence à décliner, il est atteint d'une hypertrophie bénigne de la prostate qui lui cause des difficultés d'uriner et une légère douleur lors de l'éjaculation ; mais mis à part ces quelques maux propres à son âge, sa santé est encore relativement bonne. Toutefois, il a le pressentiment que la fin sera avilissante, que l'approche de la mort lui ôtera toute dignité.

Il est célibataire (son divorce remonte à une quarantaine d'années), sait qu'il n'est plus séduisant et essaie d'accepter son destin, sa solitude. « *J'ai vieilli et il est grand temps d'oublier la femme comme source de plaisir sexuel* », se répète-t-il. Or, tout tête-à-tête avec une femelle assez jolie, assez bien conservée et n'ayant surtout pas atteint la cinquantaine le met dans tous ses états. Il se sent alors tout rajeuni – « *je resterai jeune jusqu'à cent ans* » –, reprend confiance en lui-même, voit l'avenir en rose et essuie, le plus souvent, une humiliation cinglante. Comme lorsque, juste avant qu'il ne la pénètre, une femme lui demande les numéros de téléphone de quelques-uns de ses amis à lui, au cas où il aurait une crise cardiaque pendant le coït – car, lui explique-t-elle, ceci est déjà arrivé à un autre vieil homme avec qui elle couchait ; Rachid perd alors son érection immédiatement.

Cela fait donc un peu plus d'un an que notre auteur n'a pas eu de relations sexuelles – qu'il n'a même pas éjaculé – quand son médecin lui apprend que, ses marqueurs tumoraux ayant nettement augmenté, il devrait subir un test de

© Ulf Andersen

dépistage dans deux ou trois mois pour déterminer s'il est atteint d'un cancer du prostate.

Que faire pendant ces quelques mois d'attente ? L'idée du suicide passe par l'esprit de Rachid, mais il l'écarte rapidement et se décide à « *célébrer la fin de* (sa) *vie sexuelle* » d'une manière qui soit inoubliable : avoir une relation strictement charnelle, brève et intense, avec une femme.

Ainsi, la menace de la mort réveille en lui l'instinct de vie, mais également un égoïsme illimité. Car à aucun moment Rachid (le protagoniste et non l'auteur) ne semble être conscient que les autres existent, qu'ils ont une vie intérieure bien à eux ; ce ne sont – surtout les femmes – que des objets placés sur son chemin et desquels il espère tirer un plaisir capable de calmer son angoisse.

Quant à Rachid l'auteur, il se complaît à noircir outre mesure l'image de son *alter ego* (qui est peut-être, aussi, la sienne). Parmi ses trois tentatives, toutes ratées, de faire ses adieux à l'amour charnel, il y'en a une qui relève clairement de l'abus sexuel.

« *Je ne savais pas que j'étais raciste à ce point* », pense-t-il en ouvrant la porte à Fakera, une travailleuse domestique éthiopienne qui, dorénavant, viendra nettoyer sa maison deux fois par semaine, et dont la peau ne cesse de l'étonner par sa couleur si noire. C'est la proie parfaite ; il entreprend donc de lui apprendre l'arabe. Il l'installe devant son bureau, sur un siège sans dossier, s'assied derrière elle sur une autre chaise, lui tient la main pour lui apprendre à tracer les lettres arabes, se colle contre elle de plus en plus ; les semaines s'écoulant, il réussit à l'entraîner vers la chambre à coucher, lui propose plus d'argent, lui demande de le masser – elle s'y exécute –, lui propose encore plus d'argent, lui demande de se dévêtir – elle s'y exécute – et enfin, après beaucoup d'hésitations, elle accepte de le masturber. Alors que Rachid est sur le point d'atteindre l'orgasme, Fakera s'arrête brusquement et court aux toilettes où, après l'avoir suivie, il la retrouve en train de vomir. Il est terriblement humilié, à peine réprime-t-il l'impulsion de la tuer ; et à nul moment ne lui traverse l'esprit ne serait-ce que le faible reflet de ce que Fakera avait ressenti. Au contraire, il pense que c'est elle qui profite de lui, de son âge, de sa frustration sexuelle et de son argent. Puis, quelques jours plus tard, il lui demande derechef de le masturber.

C'est sans conteste l'épisode le plus troublant du livre ; il est toutefois exemplaire de toute l'attitude du protagoniste (et peut-être de l'auteur lui-même, qui sait ?), de son insensibilité absolue envers les autres, de sa détermination à ne jamais se remettre en question et de la jouissance qu'il tire, par une sorte de narcissisme à l'envers, de l'étalage de sa propre abjection. Face à un tel autoportrait – peu importe qu'il soit véridique ou inventé –, le lecteur n'a qu'une alternative : s'alarmer, s'indigner et faire étalage de sa pudibonderie et de sa supposée supériorité morale ; ou bien s'identifier, péniblement, à cet autoportrait de l'écrivain, et reconnaître le monstre d'égoïsme qui gît au fond de lui-même.

Tarek ABI SAMRA

Entre Alep et les bords du Nil

AL-GHARAQ (NOYADE) de Hammour Ziadé, *éditions Dar el-Ayn, 2019.*
LAM YOUSALLI ALAYHOUM AHAD (IL N'Y AVAIT PERSONNE POUR PRIER SUR EUX) de Khaled Khalifa, *éditions Naufal, 2019, 424 p.*

© Aiham Dib

D.R.

Dans le flot de la production romanesque arabe de plus en plus variée et difficile à cerner en l'absence d'un pôle de référence, deux auteurs, l'un soudanais résidant au Caire mais pouvant dorénavant rentrer à Khartoum avec le départ du dictateur militaire, et l'autre syrien et refusant de quitter Damas, viennent de publier deux ouvrages qui disent, entre autres, leur profond attachement à la mémoire de leurs pays respectifs : le Nil et ses riverains une cinquantaine d'années plus tôt, Alep et ses environs, plus d'un siècle auparavant.

Et c'est par l'eau qu'ils font tous les deux leur entrée dans le récit. Ziadé y vient par le « *fleuve du paradis* » : tout change, les conquérants passent, la verdure lutte contre le désert, et le Nil reste pareil à lui-même. Il sort de son lit, sème la peur avant de s'assagir et avant que ne flotte à sa surface, de temps en temps, trop fréquemment pour apaiser les esprits, le corps mort d'une jeune soudanaise suicidée. La valse épique chez Khaled Khalifa s'ouvre aussi avec un déluge qui engloutit entièrement le village chrétien de Hawch Hanna : « *Avant de s'évanouir, Mariana Nassar a vu les corps de sa mère, son père et ses quatre frères et sœurs flottant sur l'eau avec les cadavres de leur voisine et ses six enfants. Le curé de l'église souriait comme à son habitude. Les corps montaient et descendaient avec les vagues comme s'ils effectuaient une danse.* »

Le décor tragique est planté en incipit et en dehors des bouleversements actuels dans le monde arabe, et la vie, resserrée dans le récit soudanais mais étalée sur des décades dans les chapitres de l'histoire syrienne, se déroule entre l'amour et la mort, avec des personnages souvent hauts en couleurs avec la tentation inassouvie de forcer le destin.

Dans le village de Hajr Narti, nous comprenons vite que la présence de femmes livrées à l'appétit sexuel des hommes relève d'un système ancestral de servage qu'un pharmacien, ancien communiste qui a fui la capitale pour se réfugier là, aura bien de la peine à changer. On boit, on fait l'amour, on parle une langue entre le dialecte local et l'arabe universel, on chante les mélopées du Nil et on trouve des femmes de caractère. Parviennent ici des échos des changements politiques qui ont lieu dans la capitale mais qui semblent bien loin de changer la vie dans ce pays profond oublié de l'histoire où on croise des gens d'une grande humanité ou d'autres en proie à de véritables détresses. Des années plus tard, la mère d'une jeune fille disparue revient toujours sur le bord voir si le Nil lui a rapporté le corps de Souad. Avec le monde charnel tout en sensations de Hammour Ziadé, peut-être que le fantôme de Tayyeb Saleh, le grand romancier soudanais, est bien présent, mais *Al-Gharaq* se lit avec plaisir et curiosité, dévoilant une voix originale et sensible dans l'actualité romanesque arabe.

De son côté, *Lam yousalli 'alayhim ahad* (Il n'y avait personne pour prier sur eux) est un roman de survivants, ceux-là qui ont échappé à un massacre de syriaques catholiques à Mossoul au XIXe siècle ou aux représailles sanglantes de l'armée ottomane après l'assassinat d'un officier, ceux qui ont fui le génocide arménien ou résisté à la Grande famine durant la Grande Guerre. Pourtant les amitiés restent indéfectibles entre le chrétien Hanna, le musulman Bayazidi et le juif, trois adeptes des religions monothéistes qui traversent l'histoire d'Alep dont l'un des personnages dit : « *Pourquoi voyager si tous veulent visiter Alep, capitale du monde ?* ». Elle était au moins une ville de diversité et de tolérance. On s'embarque alors pour des rêves fous, une forteresse des plaisirs avec des statues de femmes lascives et une pièce pour les suicides, fabriquer des cercueils en argent, boire, jouer, aimer les femmes sans arrêt, se croire capable de faire des miracles ou comme pour cet illuminé hollande, rejoindre la révolution bolchévique à Moscou puis, déçu, virer sur Alep pour s'y amouracher d'une chanteuse arménienne. On aura droit à tout, même à l'intégrisme musulman, dans le volumineux roman de Khaled Khalifa qui remonte le temps et l'enjambe sans cesse. Parfois difficile à suivre, le récit démontre un appétit de raconter avec une inspiration marquezienne et trouve son titre dans ce déluge du début où les noyés musulmans et chrétiens furent séparés en deux tas, un imam pria sur les uns et un prêtre sur les autres. Reste quelques cadavres « non identifiés » religieusement et il n'y avait personne pour prier sur eux.

Jabbour DOUAIHY

Du bonheur impossible

CEUX QUI ONT PEUR de Dima Wannous, traduit de l'arabe par François Zabbal, *Gallimard, 2019, 224 p.*

Dans son roman *Ceux qui ont peur*, c'est l'histoire contemporaine d'un pays, le sien, que nous raconte Dima Wannous. La Syrie de l'intérieur, celle des gens ordinaires dont on a si longtemps étouffé les cris et les voix. Comme Soulayma et Nassim dont les destins se croisent dans la salle d'attente d'un cabinet psychiatrique. Loin d'être un détail, ce lieu constitue l'espace dans lequel la parole se dépose. Une parole salvatrice, débordante, mais surtout en quête de sens à donner au meilleur comme au pire en tout un chacun.

Deux destins se scellent ainsi dans une liaison amoureuse où s'entremêlent des corps lessivés, tant leurs âmes épuisées y ont délesté une peur devenue trop lourde. Elle est partout, elle a des visages multiples et suinte par tous les pores. C'est une compagne quotidienne sous une dictature qui a cruellement sévi pour la semer durablement dans les esprits.

Mais « *la peur est épuisante, exténuante* », se dit Soulayma auprès de son père malade. Il ne s'agit pas ici de la peur proprement dite, mais plutôt de la « *peur de la peur* », celle qui annihile toute velléité de rébellion. C'est « *une peur préalable à celle de l'arrestation, la poursuite judiciaire ou l'interdiction de voyager* », c'est « *la peur de devoir affronter ses angoisses* » et surtout celle de la survie après avoir « *senti l'odeur de la mort* ». Est-ce elle qui a jeté Nassim sur le chemin de l'exil, ou bien est-ce une autre forme de terreur, celle que Soulayma tente de calmer à

D.R.

coup d'anxiolytiques : la peur de la perte ? Celle qu'on « *ne ressent pas mais qui croit dans l'âme, enfle et se voit pousser des bras des jambes et des yeux. Celle qui nous fixe et que nous ne voyons pas. Elle déboule dans nos veines et nous ne la sentons pas venir avant qu'elle explose sous la forme d'une crise de panique.* »

Peu importe, la peur traque toute possibilité d'amour, elle tétanise les corps et leur interdit la jouissance de la vie et de la liberté.

« *Le bonheur ne s'imprime pas dans la mémoire. Son ombre légère, diaphane et passagère s'estompe d'un coup devant la tristesse et seule celle-ci subsiste, solidement campée* (…), *occupant l'espace dévolu aux autres sentiments au point de me laisser croire que je ne n'ai rien connu d'autre.* » Du bonheur, Soulayma n'en trouve non plus aucune trace dans le roman inachevé laissé par Nassim avant son départ et qui ressemble étrangement à sa propre vie jamais racontée.

Loin de s'en étonner, elle reconnaît dans cette similitude la marque du totalitarisme : « *Nous formons tous une seule histoire. Nous étions des clones à l'école, dans la rue, dans les salles de cinéma encore ouvertes à Damas, dans les théâtres, dans les bureaux administratifs, et voilà que nous devenons une histoire unique, la copie maladive l'un de l'autre…* »

Pourtant, elle ou le personnage de Nassim ont, somme toute, éprouvé du bonheur dans un temps révolu. Ce temps lointain d'avant la conscience de la peur. Elles l'ont éprouvé dans l'étreinte nourricière du père adulé et dans des lieux témoins de l'insouciance. C'est pour le retrouver que Sulayma se réfugie dans l'intériorité car désormais plus rien ne subsiste et la peur a déchiré des amitiés d'enfance, des familles aux appartenances, aux accents multiples et aux opinions diverses.

Le roman dans le roman est une métaphore de la petite histoire dans la grande. C'est une quête d'amour désespérée, empêchée par la peur, d'une femme pour un amant, un père, un pays. Celle de deuils impossibles tant que subsistent, dans les interstices de la peur, la douceur des souvenirs d'enfance, la possibilité de l'étreinte de l'aimé et l'espoir du retour à la patrie.

L'ouvrage dont l'écriture puissante nous happe dès les premières lignes, raconte la Syrie mais parle aussi de nous. C'est un voyage entre la raison et la folie qui convoque, entre Beyrouth et Damas, nos mémoires meurtries, nos mélancolies, nos peurs et nos espérances. Et c'est bien à Damas, ce lieu porteur d'un trop plein d'Histoire, cette matrice de l'universalité, que vient s'échouer notre humanité imparfaite, cruelle et vulnérable.

Nadia LEÏLA AÏSSAOUI

Faillite filiale

AU NOM DU PÈRE de Balla, traduit du slovaque par Michel Chasteau, *éditions Do, 2019, 136 p.*

On doit toujours être reconnaissant aux éditeurs de littératures étrangères de nous faire découvrir des textes que l'on n'aurait jamais connus sans eux, venus de littératures peu cotées et près desquels, une fois qu'ils sont traduits, le *mainstream* critique et journalistique passe souvent sans les voir. Les éditions Do, installées à Bordeaux, se sont lancées depuis quelques années dans cette entreprise de découverte et de traductions de textes puissants venus des quatre coins du monde. L'une de leurs dernières parutions est un roman du Slovaque Vladimir Balla, intitulé *Au nom du père*.

Écrivain singulier, Vladimir Balla, qui signe simplement du nom de Balla, sera parmi les invités du salon du livre de Paris dans son édition de 2020, dont Bratislava sera l'hôte d'honneur. Son roman, paru en slovaque en 2011, est le récit d'une vie racontée par un très étrange narrateur habitant une ville du fin fond du sud de la Slovaquie, à la frontière de la Hongrie. Cette vie, qui commence sous le communisme agonisant et qui se termine dans la période contemporaine, est d'une grande banalité en apparence. Le narrateur est marié, il a deux garçons et travaille comme manœuvre dans les entrepôts d'une sorte de supermarché où, au temps du communisme, il n'y avait pas grand-chose sur les étals mais, en revanche, de savoureuses jeune filles comme caissières. L'homme a toutefois de gros ennuis car sa femme sombre dans une sorte de bizarre mélancolie puis dans une dépression qui n'est jamais ainsi nommée mais qui la pousse à ne plus supporter de vivre que dans l'obscurité la plus totale, au cœur de la très absconse maison familiale où plus un rai lumière ne doit filtrer. Le narrateur fuit donc en permanence son ménage et se réfugie dans son garage où il bricole comme il peut, tandis que son aîné, traumatisé pour l'avoir surpris un jour avec une caissière, disparaît de la circulation

D.R.

et que son cadet, qui vit toujours à la maison, se met à lui vouer une haine coriace, à cause de ses attitudes distantes et de son indifférence.

Cette relation entre le père et les fils est l'un des thèmes essentiels du roman. Le souci principal du narrateur est de comprendre pourquoi il a été un mauvais père. La responsabilité du naufrage filial, il la rejette tantôt sur ses fils tenus pour ingrats, incapables ou stupides, et tantôt sur lui-même, parce qu'il sait qu'il n'a jamais supporté d'assumer les responsabilités que lui imposait la procréation. Prisonnier rétif de la fonction paternelle qu'il abhorre, il refoule mal de surcroît sa rancœur devant son cadet qui, en devenant homme, dégrade l'aura de mâle conquérant de son géniteur. Aux relations filiales et à leur faillite vient alors s'ajouter une autre préoccupation obsessionnelle du personnage, celle du temps qui passe et donc du vieillissement. Inapte à supporter le spectacle de son propre vieillissement, horriblement lucide sur la repoussante décrépitude des corps qui prennent de l'âge, incapable de comprendre ce qui permet à deux êtres de supporter de vivre ensemble malgré la répulsion que chacun éprouve face à la défaite physique de l'autre, le narrateur trouve ainsi de nouvelles raisons pour justifier son aversion à être aussi bien père que mari.

Cette haine de soi, de ses enfants, du temps qui passe et de ses effets sur l'humain n'est en définitive que le résultat du sentiment de faillite totale d'une existence. Et pourtant, sous la plume de Balla, le récit de ce désastre a quelque chose de jubilatoire. Oscillant entre l'absurde et le cocasse, la narration semble le fait d'une conscience un peu autiste, tantôt bilieuse tantôt complètement délurée. Et puis il y a dans *Au nom du père* un aspect fantastique, notamment dans l'histoire de la construction de la maison familiale et dans l'usage qu'en font ses occupants, ce qui donne au roman une allure de conte, ou de fable cruelle.

Charif MAJDALANI